

LIVRES

CAHIER
D

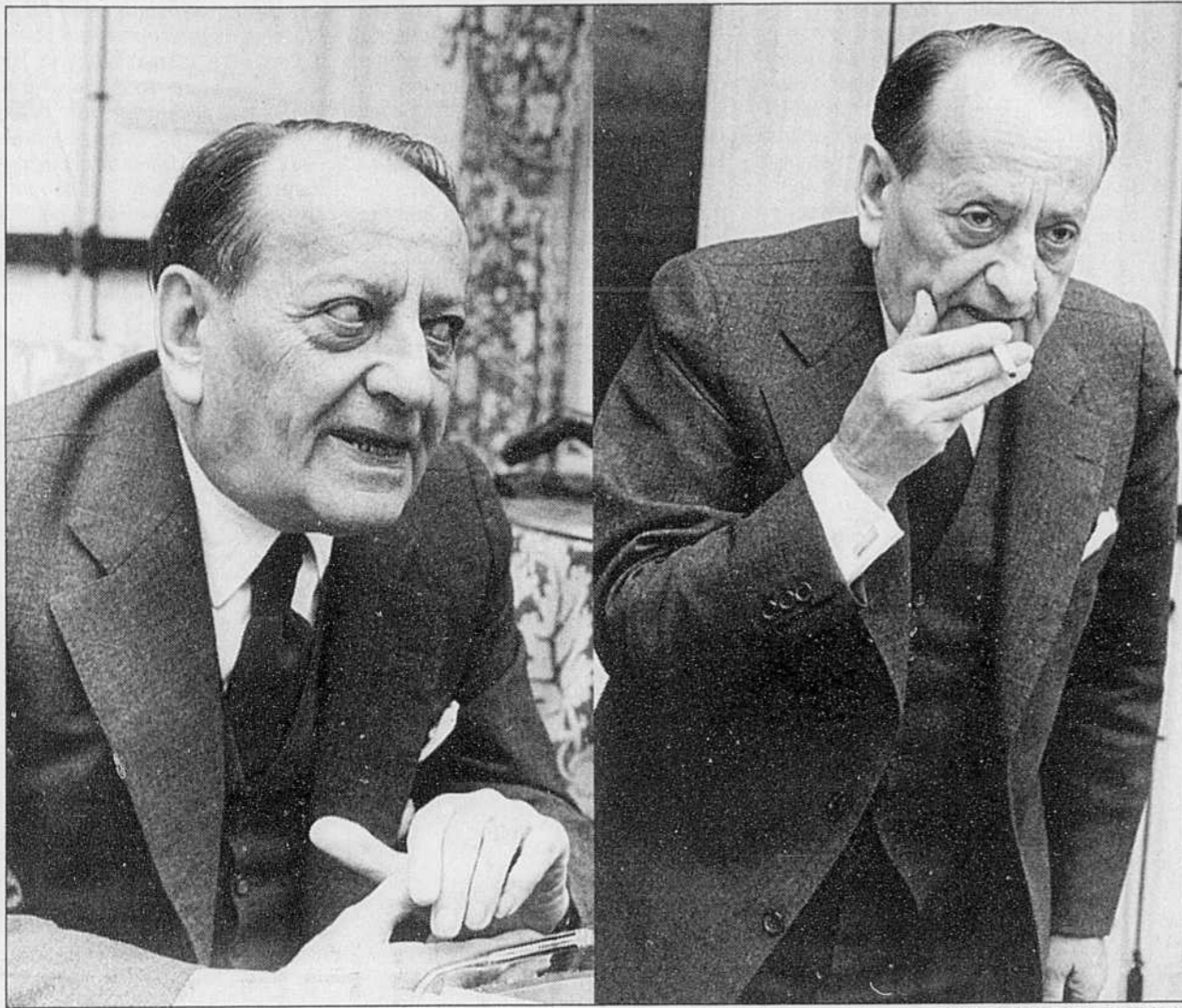
Le roman québécois Page D 3
Le feuilleton Page D 4



Le nu masculin Page D 11
Formes Page D 12

LE DEVOIR, LES SAMEDI 23 ET DIMANCHE 24 NOVEMBRE 1996

Les visages



PHOTOS MARTHE BLACKBURN

d'André Malraux

Le 23 novembre 1976
décédait André Malraux.
Vingt ans plus tard,
aujourd'hui, il y a

intronisation à Paris, au Panthéon, de celui qui fut un double allié pour le premier ministre québécois des Affaires culturelles, Georges-Émile Lapalme, dans sa volonté d'une reconnaissance du Québec par le gouvernement gaulliste et d'un soutien dans l'établissement de son ministère. Pour le Québec, Malraux représente un rêve: la capacité de conjuguer la culture et l'art universel tout en s'impliquant de façon active dans la vie politique. Pourtant, les rencontres publiques entre Malraux et les Québécois ne furent pas toujours des réussites.

Saint et iconoclaste

«Malraux est un homme d'action qui envisageait l'Art comme un moyen de survie»

CHRISTIAN RIOUX
CORRESPONDANT
DU DEVOIR À PARIS

À l'heure où le petit tas de cendres d'André Malraux s'apprête à rejoindre ceux de Victor Hugo et d'Émile Zola au Panthéon, la France se demande soudain ce qui la fascine tant dans cet aventurier.

On s'en allait inhumér en rond comme on avait fêté Clovis. Demandée par l'Institut Charles de Gaulle, la «panthéonisation» avait été signée mollement, sans grande hâte, par le président Jacques Chirac. Laf-

faire allait de soi. Puisqu'on ne pouvait canoniser de Gaulle, qui a souhaité être enterré à Colombey-les-Deux-Églises, allons-y pour Malraux! Un petit comité avait été formé en avril seulement. Il y a six mois, rien n'était encore prévu.

Et voilà que la photographie du jeune Malraux tapisse les rues de 300 villes de France, que dans 24 pays on a souhaité organiser des commémorations, que les magazines qui ont mis Malraux à la une ont connu leurs meilleures ventes de l'année et qu'une vingtaine de livres et probablement plus d'émissions de télévision ont été produits. Rien de tel n'avait salué l'entrée au Panthéon de Jean Moulin ou de Pierre et Marie Curie.

VOIR PAGE D 2: ICONOCLASTE

Le général de Gaulle et ses ministres Maurice Herzog, André Malraux et Jean-Marie Berthoin

En 1954, à Paris, débutait une relation entre un écrivain-journaliste français et un jeune Québécois. En 1956, André Patry faisait paraître à l'Hexagone un essai intitulé *Les Visages d'André Malraux*, dont le texte qui suit est extrait dans la version d'une récente édition (Comeau et Nadeau, Montréal, 1996, 75 pages).

ANDRÉ PATRY

Un vaste front pâle surmonté d'une mèche noire en forme d'éperon; des yeux d'un gris lourd qu'agitent d'incessants clignotements; des lèvres étroites ou se balance, au milieu d'un bruit de mots et de tics, une cigarette; un dos légèrement voûté dont des bras remuants accusent parfois la courbe; un corps sombre et mince qui se glisse dans de fines pantoufles de chevreau lustré: ainsi m'apparut André Malraux cet après-midi de mars 1954 où je le vis pour la première fois, dans son appartement de Boulogne-sur-Seine. [...]

André Malraux occupe deux étages d'un hôtel particulier en briques rouges où habite également le peintre québécois Alfred Pelland [...], dans une avenue bordée d'arbres, non loin du parc des Princes. [...]

André Malraux vit comme un reclus; il ne reçoit presque personne. Il consacre la plus grande partie de son temps à ses travaux personnels. Il achève présentement *La Métamorphose des dieux* et reprendra ensuite *La Lutte avec l'ange* dont la guerre n'a épargné qu'un seul fragment. De plus, il s'occupe pour le compte de la maison Gallimard de la collection «La Galerie de la Pléiade» où ont déjà paru, sous sa direction, son remarquable essai sur Goya, ainsi que tout l'œuvre peint de Léonard de Vinci et de Vermeer de Delft. Il prépare enfin une vaste Histoire de l'art dont toutes les illustrations seront en couleurs et dont la publication s'échelonne sur 15 ans.

Malraux collabore à la *Nouvelle N.R.F.* où ont été publiés, à quelques reprises, de larges extraits de ses grandes études sur l'art. On trouve également sa signature dans le journal *Arts Spectacles* où a paru, entre autres, la conférence qu'il a prononcée, le 31 mai 1953, au congrès pour la liberté de la culture et dans *La Revue des Arts* qui a reproduit son discours de janvier 1954 au congrès d'art et d'archéologie réuni à New York.

Mais la collaboration de Malraux au journal *L'Express*, qui est d'un autre ordre, offre une signification particulière. Les entrevues qu'il a accordées en effet à ce périodique, devenu l'un des plus influents de France, indiquent qu'il n'a cessé de s'intéresser à la politique, à celle, bien entendu, qui se situe dans l'histoire et en manifeste les tendances à un moment donné. Il n'est pas question pour lui de participer à un «regroupement» ou à un parti nouveau: il reste gaulliste. Ce qu'il veut, c'est la grandeur de la France. Chaque fois qu'il suggère, dans l'intérêt du redressement de sa patrie, un programme de réformes, une ligne de conduite, il s'inspire des grandes leçons de l'histoire et s'appuie sur des moyens éprouvés. En face d'une France «menacée par la transformation de presque toutes les grandes nations, et de maintes petites», Malraux prêche une politique d'action et d'efficacité. Il rappelle sans détours aux politiciens «que dans un monde où les faits seuls convainquent, ceux qui vivent pour convaincre doivent convaincre par les faits», et à ceux qui se considèrent les héritiers de la Révolution, il lance: «La plus grande tradition révolutionnaire n'est pas de tomber noblement, c'est de faire ce qu'on a promis au pays» (*L'Express*, 29 janvier 1955).

À Scali qui lui demande dans *L'Espoir*: «Qu'est-ce qu'un homme peut faire de mieux de sa vie?», Garcia répond: «Transformer en conscience une expérience aussi large que possible.» Cette large expérience, André Malraux l'a acquise au cours de son extraordinaire existence. En Chine, en Espagne et en France, il s'est mêlé aux hommes dans leur lutte commune contre le destin; en Indochine et dans tous les pays où l'ont conduit ses recherches sur l'art, il a vu, tantôt à demi ensevelies sous l'espace vert ou gris, tantôt dressées contre le temps, les victoires de l'homme sur le destin. De cette expérience obtenue au contact du présent

et du passé, Malraux a tiré une conscience aiguë de l'être humain. S'il a tenté d'expliquer l'homme sans le secours du surhomme et d'en faire jaillir la part divine sans le rattacher à Dieu, il

n'a pu s'empêcher d'écrire que «l'art, souvent étranger au bonheur, et même au raffinement, ne l'est pas à l'effort obscur ou lucide des hommes pour accorder leur vie à leur valeur suprême, quelle qu'elle soit». Cette valeur fondamentale qui a cessé, pour le monde actuel, d'être Dieu, n'est cependant pas absente de l'art moderne: elle est devenue «la très vieille volonté de création d'un monde autonome, pour la première fois réduite à elle seule». Mais si cette valeur suprême, sans laquelle il ne saurait y avoir de création artistique véritable, ne paraît plus au XX^e siècle qu'une tentative de

VOIR PAGE D 2: MALRAUX



LA GALERIE DES MÉTIERS D'ART DU QUÉBEC PRÉSENTE DEUX EXPOSITIONS AU MARCHÉ BONSECOURS

LES FINALISTES DU PRIX FRANÇOIS-HOUDÉ.

Fondé par la Ville de Montréal en collaboration avec le Conseil des métiers d'art du Québec, le prix François-Houdé vise à promouvoir la nouvelle création montréalaise et à favoriser la diffusion des jeunes artisans créateurs.

LES HUIT LAURÉATS DU GRAND PRIX DES MÉTIERS D'ART DU QUÉBEC DE 1984-1996

Jean-Paul Harrison, ébéniste (1984)
Paul Mathieu, céramiste (1985)
Rosie Godbout, tisserande (1986 et 1993)
Goyer Bonneau, céramistes (1987)
Michel-Alain Forgues, joaillier (1988)
Louise Genest, relieuse (1991)
Jacques Fournier, relieur et éditeur de livres (1996)

MARCHÉ BONSECOURS • 350, RUE SAINT-PAUL EST, MONTRÉAL (MÉTRO CHAMP-DE-MARS) • TÉL.: (514) 878-ARTS



L I V R E S

ICONOCLASTE

Mais quel Malraux s'apprête-t-on à canoniser?

MALRAUX

Une longue interrogation

SUITE DE LA PAGE D 1

l'homme de fonder sur la mise en formes de la matière son désir d'échapper à sa condition, la civilisation qui la reflète ne pose-t-elle pas déjà aux générations futures le problème d'une humanité qui, libérée d'elle-même et de l'éternel, est plus que jamais forcée d'admettre « que la raison ne suffit pas à rendre compte de l'homme »? (Le Musée imaginaire).

« Le destin n'est pas la mort, écrit Malraux, il est fait de tout ce qui impose à l'homme la conscience de sa condition... » Mais l'homme est mortel, et toute question sur l'homme qui se limite au destin, c'est-à-dire à cette fatalité inhérente à sa condition dont l'homme arrive parfois à triompher, ne peut aboutir qu'à une réponse incomplète, qui ne donnera de l'humanité qu'une image particulière et non fondamentale. Cette réponse ne rendra pas compte de tous ces millions d'êtres humains qui gardent, invincible en leur âme, malgré le poids millénaire de l'humiliation et de la douleur, un espoir, étranger à toute conquête sur le destin, qui n'a d'autre soutien que la volonté d'échapper, par quelque moyen mystérieux, à leur plus grande servitude: la mort.

Une longue interrogation fonde la vie et l'œuvre d'André Malraux, une interrogation qui s'adresse à l'homme éternel, à celui dont les siècles attestent maintes victoires sur le destin. Mais cette interrogation appelle encore bien des réponses.

André Patry a collaboré régulièrement au *Devoir* tout au long de sa carrière. Professeur de droit public et diplomate, il fut chef du protocole au gouvernement du Québec, conseiller diplomatique de Daniel Johnson et délégué général du Québec à Bruxelles. En 1968, il fut chargé de créer le ministère de l'Immigration du Québec et, en 1974, la Direction des affaires arabes aux Affaires intergouvernementales. Cet automne, il publie aussi aux éditions Humanitas *Six poètes de la solitude*.

SUITE DE LA PAGE D 1

D'où vient cet engouement pour un écrivain et un homme politique qui n'est pas sans contradictions ni zones d'ombre? « *J'en suis étonné*, dit son biographe Jean Lacouture [Malraux, une vie dans le siècle, Seuil]. *Je crois qu'il s'agit d'un phénomène de compensation. La France est morose et elle a besoin d'une sorte d'exaltation artificielle. En évoquant Malraux, elle évoque une période où elle avait une autre place dans le monde, d'autres capacités et une autre force de chanter, un autre lyrisme. Elle est en train de prendre une sorte de pastille d'enthousiasme, le "Cognac Malraux", pour se redonner du cœur au ventre. Puisque Malraux est un homme qui est resté debout face au fascisme et qui s'est dressé contre le stalinisme, c'est qu'après tout, rien n'est impossible!* »

Car Malraux n'est pas vraiment le « panthéonisé » type. « *C'est un extravagant*, dit Lacouture. *Je connais des gens qui ne peuvent pas sentir Malraux, qui est par essence un romantique qui nous vient d'au delà des fleuves. C'est un homme qui est rejeté par la tradition française la plus étroite et la plus classique.* »

Avec Malraux, un iconoclaste entre donc au Panthéon, affirme sans détour Janine Mossuz-Lavau de l'Institut des sciences politiques. Ministre de la Culture, Malraux l'a rencontrée entre 1967 et 1974. Il avait, dit-elle, le don de

mettre la jeune étudiante à l'aise en commençant chacune de ses phrases par: « *Comme vous le savez* » et alors « *on se sentait terriblement intelligent!* ».

« *Malraux est un panthéonisé un peu à part* », dit-elle. Il faut l'être pour fonder à 24 ans en Indochine un journal pour défendre les Annamites opprimés; pour avoir combattu le fascisme dès le début des années 30; et pour aller à Moscou, en 1934, exhorter les Soviétiques de ne jamais brimer l'art et de laisser aux artistes toute leur liberté.

Chacun son Malraux

En dépit des querelles qui entourent toujours l'allié de Moscou, le résistant tardif et l'opposant à Mai 68, Malraux trouve le moyen d'unir la gauche et la droite. « *C'est qu'il ne s'est finalement pas tellement trompé*, dit Jean Lacouture. *Enfin, moins que d'autres...* »

Mais quel Malraux s'apprête-t-on à canoniser? L'aventurier de 23 ans condamné à Saïgon pour avoir dérobé des statuettes khmères? Celui qui vole à la défense de Dimitrov emprisonné à Berlin? Celui qui risque sa vie en Espagne? Le résistant emprisonné dans une église qui décide soudain « *d'épouser la France* »? Le père des maisons de la Culture? Ou le ministre qui chassa Madeleine Renaud et Jean-Louis Barrault de l'Odéon pour avoir ouvert leurs portes aux révoltés de 1968?

« *Chaque Français a son Malraux*, dit Bernard Spitz, membre du Comité

Malraux. *Mais, à travers le Malraux de l'Indochine, de l'Espagne et de la France, on retrouve le même homme, quelqu'un qui a toujours été cohérent avec lui-même. Cette continuité, c'est le refus du renoncement. Pour moi, le symbole de Malraux, c'est un type qui va s'engager en Espagne alors que personne ne veut soutenir les républicains espagnols et qui, lorsqu'il va écrire le roman de cette guerre alors qu'il sait qu'elle est perdue, décide par provocation de l'intituler L'Espoir.* »



André Malraux

Un « ouvrier de monde »

On sait maintenant que Malraux n'a pas hésité parfois à entretenir sa propre légende. Jeune, il a toujours laissé planer un flou artistique sur son enfance, qu'il dira plus tard détester. Il pousse le jeu jusqu'à faire croire à sa première épouse, Clara, que son père était banquier et que sa mère habitait au Claridge. Lui qui avait grandi en banlieue est de Paris, à Bondy, au-dessus d'une épicerie.

Lorsque Trotski, lisant *Les Conquérants*,

se convainc que l'auteur a joué un rôle dans la révolution chinoise et lui adresse des critiques, Malraux laisse courir la rumeur. Avant 1931 (*Les Conquérants* paraissent en 1928), il n'a pourtant passé en Chine que quelques jours de « *flânerie cahotante* », écrit Lacouture.

Qu'importe, pour le biographe, Malraux est d'abord un homme qui saute dans l'histoire comme on plonge dans le creux. Un être qui embrasse la vie comme on serre dans ses bras une femme. C'est un « *ouvrier de monde* » et un « *tentateur* ».

« *Il nous avait projetés hors de nous-mêmes*, écrit le directeur du *Nouvel Observateur*, Jean Daniel. *Avec quelques amis, c'était décidé: pour vivre le siècle, il fallait être Malraux ou rien.* »

Plus qu'écrire une œuvre, Malraux a mis en scène sa vie, disait à peu près André Gide. Il en a fait un mythe. Et qu'est-ce qu'un mythe sinon quelque chose que chacun peut interpréter à sa façon. C'est probablement pour cela que le philosophe Jean-François Lyotard (*Signé Malraux*, Grasset) a choisi dans sa toute récente biographie de faire de Malraux un homme en fuite, un irréductible « *zappeur* » qui fait ce rêve insensé d'échapper à la mort.

Malraux sur Internet

« *Malraux est un homme d'action qui envisageait l'art comme un moyen de survivre, qui permettait de supplanter les religions et les dogmes défaits* », dit Jean-Louis Prat, président de la Fondation Maeght. En 1973, Prat a organisé avec Malraux, à Saint-Paul-de-Vence, Le Musée imaginaire, une grande exposition rassemblant plus de 800 pièces et documents venus de tous les continents et de toutes les époques.

« *Depuis Malraux, on ne peut plus parler de l'Art comme avant*, dit Prat. *Il nous a appris à chercher les ressemblances, les liens entre Velasquez, Géricault, les primitifs africains, les océaniens, Picasso et Miró. Avec ses propos sur l'art, souvent biscornus pour l'époque, on dit qu'il a coulé la campagne de Chaban-Delmas en 1974. Ces propos, on les comprend pourtant de mieux en mieux depuis que l'on voyage, qu'il y a de grandes expositions internationales et qu'on se promène sur Internet. Si Malraux existait aujourd'hui il serait à la télévision et sur Internet. Malraux est un homme pour l'avenir.* »

Peut-être le succès fait à Malraux annonce-t-il que « *les temps de la complicité sont finis et que ceux du lyrisme vont revenir* », se demande Jean Lacouture. « *Lui qui était agnostique, il souriait probablement de se retrouver au Panthéon* », ajoute Jean-Louis Prat. Peut-être, au contraire, avait-il toujours rêvé de rejoindre le peuple des statues. Celui qu'il aimait tant.

Deux rendez-vous manqués avec André Malraux

La chronique de nos sentiments pour Malraux est celle de l'évolution de notre pensée politique

JEAN-FRANÇOIS NADEAU

Lors de ses deux passages au Québec, en 1937 et en 1963, André Malraux ne marque pas les consciences. Ses passages consti-

tuent, en quelque sorte, des rendez-vous manqués.

En 1936, dans l'analyse qu'il fait de la situation européenne, André Malraux juge nécessaire de s'engager physiquement dans la guerre d'Espagne. D'autres écrivains, tels Neruda, Ehrenbourg, Orwell et Dos Passos, font le même calcul que lui et s'engagent à leur tour. Au Québec, une poignée de volontaires, sous l'impulsion du Dr Bethune, s'enrôlent dans le bataillon Mackenzie-Papineau.

Pour vaincre, la République espagnole a besoin d'une aviation. Malraux le comprend tout de suite et fait preuve d'un étonnant sens stratégique. Il organise, avec des moyens modestes, une escadrille dont il assume le commandement. Blessé lors d'une mission, il se soigne en plaidant la cause des républicains espagnols en France, en Angleterre, aux États-Unis et au Canada.

Aurolé d'un certain prestige, André Malraux n'en est pas moins mal reçu en Amérique. Aux États-Unis, les autorités jugent que ce « *révolutionnaire* » menace la sécurité du pays. L'écrivain réussit tout de même à recueillir, dans les milieux de gauche, plusieurs dons d'importance. On lui fait, à certains endroits, une vé-

ritable fête. Par contraste, l'accueil qu'on lui réserve au Canada apparaît fort médiocre.

Le 3 avril, Malraux arrive à Montréal, en provenance de Toronto. Que vient dire le conférencier? « *Nous voulons la culture, la dignité. Nous voulons l'accession d'un nombre de plus en plus grand aux choses de l'esprit. Nous voulons que la culture ne soit pas un privilège.* » Ces trois phrases, rapportées par *Le Devoir*, forment pratiquement une synthèse des motifs d'action de l'écrivain.

Un Québec catholique

Mais lisez un peu ce qui s'est écrit à l'époque au Québec au sujet de Franco: presque tout est en sa faveur, donc en pratique contre Malraux. L'écrasante majorité des intellectuels concourt au point de vue officiel de l'Église, qui appuie de tout son poids le Caudillo. Rien d'étonnant, dans ce cadre, à ce qu'on réserve un mauvais accueil à l'écrivain.

André Laurendeau est, à l'époque, un des rares intellectuels, en dehors d'un cénacle de communistes, à prendre position contre Franco. En voyage d'étude à Paris, Laurendeau a entendu l'auteur de *La Condition humaine* parler avec André Gide et Jean Guéhenno lors du Congrès international des écrivains. Laurendeau, esprit sensible, se montre réceptif au message de ces hommes qui proposent « *des valeurs universelles* ». Au sujet de la guerre civile espagnole, Lau-

rendeau écrit dans *L'Action nationale* que les Canadiens français « *ont confondu la cause du catholicisme avec celle de certains catholiques sans se demander si les catholiques d'Espagne ne portaient point la responsabilité profonde du drame* ». Mais Laurendeau est bien seul, et son observation ne porte pas...

Pour la plupart des journaux francophones de Montréal, Malraux représente l'incarnation même du dangereux bolchevique. Mais des anti-communistes, l'écrivain en a vu d'autres en Europe, et des plus farouches. De sa brève visite à Montréal, il conserve tout de même le souvenir de ce vieil ouvrier qui, s'avancant vers lui, lui donna sa montre en or, sa seule richesse, pour venir en aide aux républicains.

Malraux ne remet les pieds au Canada qu'un quart de siècle plus tard, soit en octobre 1963. Dans l'interval, il continue cependant d'entendre parler du Canada français et surtout du Québec, notamment grâce à André Patry, un jeune intellectuel de l'Université Laval avec qui il entretient des relations.

En 1963, Malraux vient inaugurer à Montréal une exposition industrielle française. On parle alors beaucoup de lui dans *Le Devoir*, mais ça ne va pas au delà. Je veux dire que son aurole apparaît à peu près circonscrite aux seules pages du quotidien, dont l'éditorialiste n'est alors nul autre qu'André Laurendeau.

À l'hôtel Windsor, où a lieu une réception en l'honneur de l'écrivain français, le Dr Jacques Ferron fait sa rencontre. Malraux lui paraît un personnage « *empanné* », sans plus. La majorité de la population ignore jusqu'à l'existence de l'écrivain. Deux années auparavant, lors de l'inauguration à Paris de la Maison du Québec, la femme du ministre de l'Agriculture, Alcide Courcy, éblouie par sa verve, lui avait tout bonnement suggéré de se mettre à écrire! Le second passage de Malraux au Québec ne provoque, comme le premier, aucune vague d'enthousiasme, mais cette fois pour des motifs bien différents.

Le nouveau Québec

Au début des années 1960, les idéologies de gauche rattrapent le Québec. Le contexte de la Révolution tranquille permet à de jeunes intellectuels de faire valoir leur volonté de changer radicalement le cap de la société québécoise. Les penseurs de la décolonisation, Albert Memmi, Franz Fanon et Jacques Berque, inspirent ces jeunes intellectuels dans leurs efforts pour consolider l'action avec la théorie. De nouvelles revues de gauche font leur apparition. Il en résulte la construction d'un néo-nationalisme, souvent matiné par la pensée des théoriciens classiques du communisme. Dans ce milieu intellectuel et dans les milieux étudiants, on connaît essentiellement Malraux par ses écrits d'avant-guerre, *La Voie royale*, *L'Espoir*, et surtout *La Condition humaine*. Je pense à Pierre Valières, qui affirme qu'avec Rimbaud, c'est à l'auteur de *L'Espoir* qu'il doit le plus.

En 1937, Malraux se trouve homme de gauche dans une société qui juge tout à l'aune d'une pensée de droite; en 1963, il s'est rangé à droite lorsqu'il visite un Québec bousculé dans ses vieilles certitudes par des idées de gauche. L'adhésion totale de l'écrivain, après la guerre, au RPF du général de Gaulle marque, selon son biographe Jean Lacouture, une rupture avec son passé d'homme de gauche. Le Malraux d'aujourd'hui est établi sur une légende, déjà plantée dans le siècle comme un chêne. Il fabrique le mythe politique du général et se prend à croire que les images qu'il construit sont les choses elles-mêmes.

La chronique de nos sentiments pour Malraux est, en un certain sens, celle de l'évolution de notre pensée politique. Malraux et le Québec allaient, jusqu'à un certain point, en sens contraire. C'est pourquoi, sans doute, il ne se lia pas entre eux une grande complicité. Jamais dans aucun de ses livres Malraux ne fit mention du Québec, même si le général, lui, vibrat pour cette terre française d'outre-Atlantique.

RENAUD-BRAY

La grande LIBRAIRIE de la rive sud

1 an déjà

Vaste stationnement

Face au terminus S.T.R.S.M. 6925, boul. Taschereau, Brossard

Tél.: (514) 443-6455

Pour toute la famille

Heures d'ouverture: 9-22h, du lundi au samedi 10-22h, dimanche

10% de remise aux personnes de l'âge d'or tous les mercredis.

Sauf revues et promotions

L'année CHAPLEAU 1996

humour

Avec les dessins de Serge Chapleau, vous verrez que l'actualité politique est encore bien plus drôle quand on en rit... après coup.

Boréal

Qui m'aime me lise.

120 pages • 16,95 \$

La LIBRAIRIE Olivieri est heureuse de vous inviter à une lecture de textes de JACQUES BRAULT à l'occasion de la parution de *Poèmes choisis* et de *Au fond du jardin* publiés aux Éditions du Noroit.

LE MARDI 26 NOVEMBRE À 18 HEURES LIBRAIRIE Olivieri 5200, RUE GATINEAU TEL.: 739-3639 MÉTRO CÔTE-DES-NEIGES

Le comédien François Trudel fera la lecture accompagné du musicien Jean Derome. Benoît Lacroix et Barbara Rivard feront un hommage particulier à cette œuvre hors du commun.

Lecture de textes de JACQUES BRAULT



« amis insectes séchés aux vitres d'hiver pour quelques mots couturés de cicatrices quêteurs de vieilles écritures venez... »

Jacques Brault

MA TÊTE VEUT MA PEAU Humour et sagesse dans le rétablissement

Dr Ron B. a patiemment fait la cueillette de 526 dictons et slogans entendus lors des réunions des AA. Il désire partager avec vous sa collection de « perles de sagesse ». 176 pages — 9,95 \$

HAZELDEN SCIENCES ET CULTURE



SCIENCES ET CULTURE

UN 2^e BOL DE BOUILLON DE POULET POUR L'ÂME (CHICKEN SOUP FOR THE SOUL)

Jack CANFIELD et Mark Victor HANSEN

80 histoires, autour des thèmes suivants, qui réchauffent le cœur et remontent le moral:

- L'amour • L'art d'être parent • Vivre son rêve
- La mort et les mourants • Une question d'attitude
- L'apprentissage et l'enseignement
- Savoir vaincre les obstacles • Sagesse éclecique

304 pages — 19,95 \$

Déjà vendu à plus de 2 millions d'exemplaires



Ma tête veut ma peau

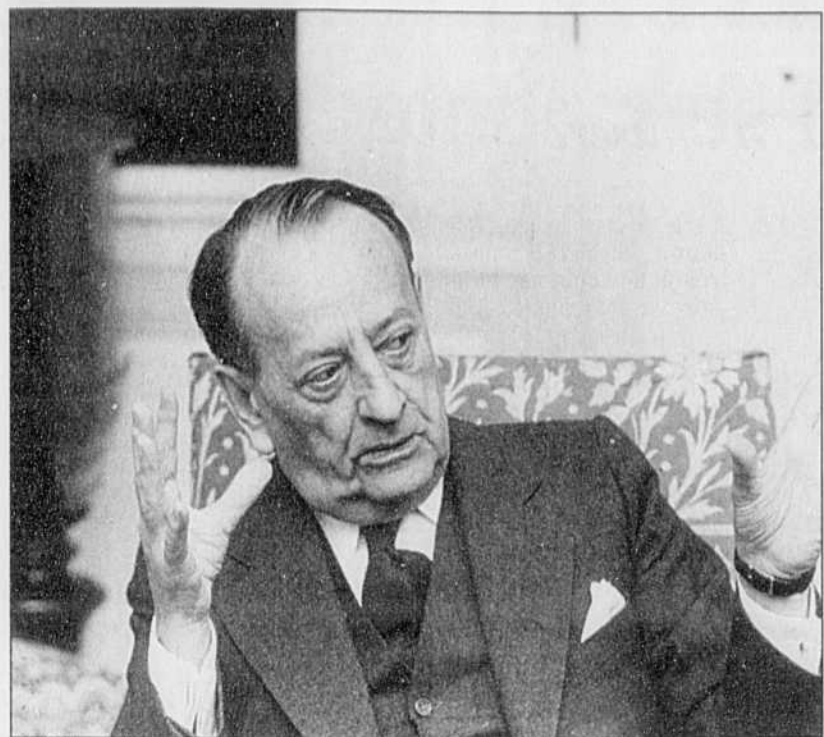


En vente dans toute bonne librairie

LIVRES

LE ROMAN QUÉBÉCOIS

Les parents terribles



André Malraux

Un repas chez Lasserre

Naim Kattan rencontra en 1971 André Malraux. Cet entretien, dont nous publions ici des extraits, fut écrit à la demande de la *Revue André Malraux*, publiée par l'université de l'Alberta à Edmonton, et paraît dans son dernier numéro. Signalons que l'ouvrage *Le Réel et le Théâtral* dont il est question paraît en arabe aux Éditions Al Kamel Verlag, à Cologne, traduit par la poétesse libanaise Sabah Al Kharrat-Zuwein.

NAÏM KATTAN

En 1971 paraissait à Paris mon premier livre *Le Réel et le Théâtral*. L'ouvrage était préfacé par Jean Grosjean qui en était, en grande partie, l'initiateur. J'avais dit à Grosjean ma grande admiration pour Malraux. Il en était l'ami et devint à sa mort son légataire testamentaire. Il lui communiqua mon livre et celui-ci m'envoya tout de suite un télégramme me disant qu'il voulait m'inviter à dîner avec Grosjean lors de mon prochain passage à Paris.

Ainsi, quelques mois plus tard, je me rends avenue Franklin-Roosevelt, au restaurant Lasserre où Malraux nous invita Jean Grosjean et moi.

Je l'avais déjà vu, 20 ans auparavant, faire un discours, et les photos rendaient son visage familier.

«J'ai connu le Canada dans les années 30. J'y étais arrivé par Vancouver, venant du Japon. Je connaissais aussi l'est du pays, là où vous habitez. Le paysage des Laurentides montre ses limites et devient vite étriqué, presque étouffant. Le seul grand espace de neige que je connais est celui de la Sibirie.»

Nous parlons du paysage désertique et je décris mon voyage dans le Grand Nord canadien, à l'époque de Noël. Une nature qui se suffit à elle-même, ne permettant pas de rapport avec un au-delà. Elle contient la vie, celle qu'on élimine, celle qu'on protège et celle qu'on utilise comme instrument pour tuer. Sans eau, le désert ne constitue pas une nature.

Il me parla de mon livre *Le Réel et le Théâtral*. Je lui ai dit qu'un titre que j'aurais pu choisir pour mon ouvrage était *La Tentation de l'Orient*, poursuivant ainsi l'interrogation commencée par sa *Tentation de l'Occident*.

«Nous sommes comme deux bateaux traversant l'océan», dit-il. Nous nous croisons et nous nous saluons.»

Jean Grosjean intervient: «Dans le désert, on n'envoie pas deux personnes mais trois.»

Malraux réagit: «Il y a là une ligne qu'il faudrait poursuivre. En Occident, le chiffre deux, c'est le couple.»

L'Amérique

Je m'enhardis: «Le couple n'a pas vraiment existé en Orient, et en Amérique il est en train de se désagréger, il devient spectacle.»

— En Amérique, réplique Malraux, il y a deux choses: l'état et le spectacle. À notre époque, il n'y a plus d'âme. On cherche les substituts. Des états: drogue, sexualité et le spectacle.

— On peut trouver un lien, dis-je, entre état et spectacle. On cherche même à le susciter, à l'organiser quand il n'est pas apparent. Ainsi la sexualité devient spectacle et les fumeurs de mari cherchent dans des collectifs artificiels un spectacle pour solitaires.

— Kennedy a cherché à donner à l'Amérique une direction, dit Malraux. Mais il ne croyait pas à un destin. Il est devenu politicien. Avant d'être au pouvoir, les présidents américains: Kennedy, Nixon, tentent de penser l'avenir de leur pays devenu, sans conquêtes, la plus grande puissance mondiale.

— Ils parlent alors comme de Gaulle. Une fois au pouvoir, ils se transforment en Vincent Auriol. Il existe des hasards dans l'histoire. Pour de Gaulle, la France était une religion. Il l'a conçue comme destin. Elle n'existait pas. Il l'a créée. On peut dire la même chose de Mao. Pour comprendre, il faut revenir à l'étymologie. Pour l'âme, on utilise en français le mot «spirituel» qui vient d'«esprit». Pour l'amour, le mot de base de l'adjectif vient de «cœur.»

Le théâtre

Grosjean intervient, change de sujet: «Quelle est votre idée du théâtre?», me lance-t-il.

«Il s'agit du rapport entre l'homme et le réel. En Orient, la vie collective, le rapport avec l'au-delà se sont effectués sans médiation. En Grèce, la nature sert de médiation.

— Dans Antigone, réplique Malraux, on ne parle pas de nature.

— Mais des dieux qui incarnent la na-

DÉBARCADÈRES

Jacques Boulerice
Éditions de l'Hexagone, 1996
199 pages

LA LEÇON DE BOTANIQUE

Lise Demers
Lancôt éditeur, 1996
90 pages

Dans l'univers des romans, ça va régulièrement mal au pays des enfants. En deux mois seulement, depuis la rentrée littéraire, on a vu des parents partir, se séparer, mourir, démissionner les uns après les autres, puis on a vu leurs rejetés crier à l'aide, page après page, certains se débattre, d'autres couler.

Après les romans de Louise Bouchard, Dominique Blondeau, Marie LaBerge, Sylvain Lelièvre, Pierre Yergeau, pour n'en nommer que quelques-uns, deux autres ouvrages viennent prouver, si besoin est, que les écrivains ont sans doute, plus que le commun des mortels, la mémoire de cet instant, ou de ces instants qui marquent en chacun le début de l'effondrement du monde. (L'écrire le colmate-t-il un peu?)

Au premier round de l'un, *Débarcadères*, premier roman coup-de-poing de Jacques Boulerice, où un homme-nourrice, qui avait jusque-là donné tout son amour à sa famille, leur inoculant le goût du rêve et de la vie, bascule dans la folie après avoir perdu son poste de cadreur à la Société Radio-Canada. Sur la route, quelque part entre Mont-Saint-Hilaire et Saint-Jean-sur-Richelieu, il abandonne subitement ses deux petites filles de six ans et dix ans: «Faites de l'air. C'est assez», ordonne-t-il d'une voix sourde sans même les regarder sortir dans la nuit, «déjà trop de temps perdu avec des niaiseuses qui ont l'air du désespoir. Disparaissez du décor.»

La fulgurance de la scène n'est pas sans rappeler celle qui ouvre *L'Enfant volé*, extraordinaire et insupportable roman de l'auteur anglais Ian McEwan qui montre l'errance sans fin d'un père, dans ce cas, après la disparition de son enfant.

Que peut-il y avoir après cette sorte de scène-là? On craint le pire, pas tant dans la suite des événements — car l'écueil est clairement sans fond — mais dans le genre de narration qu'empruntera le déluge du désespoir pour se dire.

Jacques Boulerice, qui écrit de la poésie depuis plus de trente ans et qui a publié, en 1992, un recueil de récits intitulé *Le Vêtement de jade*, ne manque pas d'outils pour élaborer une suite qui surprend et comble le lecteur.

Enchâssant les narrations à la pre-

Jacques Boulerice

Débarcadères

Roman



L'HEXAGONE

mière ou à la troisième personne, quelques chapitres découpés en «scènes» ou en «tableaux», et quelques «lettres d'amours fragiles», *Débarcadères* montre tantôt un moment dans la vie de l'une ou l'autre des petites filles, Madeleine et Geneviève, devenues filles malgré tout, et plutôt mordantes; tantôt un moment de la vie de la Belle Hélène, la mère (un seul moment, car le cancer veille), tantôt quelques traces de la vie errante du père, Mikael Kérouack, qui, après son procès, retourne dans sa bretonne ville natale de Finistère. (Ça doit bien figurer dans un recueil de jeux de mots, Finistère: la société qui finit les gens?)

Il y a de très beaux moments d'écriture dans ce roman, qui parle aussi bien l'écriture naïve des enfants que la description froide ou foisonnante d'une scène et d'un lieu, aussi bien la poésie obscure d'un jeune amoureux que celle, bouleversante, d'un homme mûr et seul.

Les vies détraquées

Il y a de l'ironie, aussi, contenue ne serait-ce que dans l'intitulé de la scène d'abandon, parfaitement grinçant: «Halte routière». Il y a de la colère et de la folie — «mad», dit-on en anglais de qui porte indifféremment l'une ou l'autre — chez la mad Madeleine, l'aînée, qui ne pleure pas comme vous savez qui, bien à l'inverse, mais est devenue singulièrement moqueuse depuis qu'elle a été forcée d'apprendre, dit-elle, à «aimer les farces plates».

Il y a quelque chose de plus inquiétant encore chez la benjamine, Geneviève, qui, après s'être rendue experte dans les coups de pieds aux tibias, s'ingénie à emprunter leurs possessions à des inconnus, cherchant désespérément dans leurs yeux un signe que la confiance peut exister encore.

AVEZ-VOUS LU?
Anna brailée en shot
DE
GEORGES DOR

R O M A N

Stéphane Bourguignon

Le Principe du geyser

Photo: J.A. Martin

224 pages, 21,95\$

Du bonbon! Il a une écriture extraordinaire!

Aussi bien le dire tout de suite, le roman se dévore. Comme le premier, peut-être même davantage encore...

Alain Crevier
CBV Bonjour

Mario Roy,
La Presse

ÉDITIONS QUÉBEC/AMÉRIQUE

Leur vie détraquée, qui semble sou- vent de fait vouée à la catastrophe, est protégée, on le sent, du moins pour un temps, par l'étoile de leur mère; par les relations privilégiées que semble entretenir leur copain Gabriel avec son homonyme au ciel; et par l'amour qu'elles ne peuvent s'empêcher de porter au souvenir de l'homme extra- ordinaire qu'était leur père.

Dans une finale aussi estomaquante que l'est le début du roman, Madeleine retrouvera le fantôme de Mikael Kérouack, arrivé quant à lui au bout de son voyage: une errance sur la route digne de celle de l'ami Jack Kerouac, née comme elle dans l'irresponsabilité et qui aura mené son voyageur un peu partout, mais surtout nulle part. Une traversée de 199 pages (ah, cette longueur qu'on accuse les critiques de trouver idéale), qui même assurément le lecteur au plaisir.

Les desseins infanticides

Dans un tout autre genre, mais un semblable ordre de desseins infanticides, Lise Demers, dont on sait à peine deux ou trois choses — qu'elle est née à Québec, qu'elle est historienne de l'art de formation et qu'elle a travaillé de nombreuses années dans le domaine des communications, révèle-

t-on en quatrième de couverture — signe avec *La Leçon de botanique* l'histoire des sévices psychologiques et sexuels subis à la fin des années 50 par une petite fille de 11 ans dans un couvent de Québec (couvent fictif, nous a expliqué l'auteur, auquel elle a donné le nom de Sainte-Majorique, dans le même désir de ne pas stigmatiser une communauté religieuse en particulier, et celui de faire un doux clin d'œil à la municipalité québécoise de Sainte-Majorique-Grantham, où est né l'époux de Mme Demers).

On y reconnaît les premiers pas dans l'écriture romanesque: une simplicité de la langue et de l'écriture qui peine de temps à autre à garder l'attention du lecteur, quelques mal- adresses syntaxiques, un questionnaire existentiel parfois lassant. Mais puisque la narration est assurée par une petite fille de 11 ans, du moins est-ce son âge lors des événements de sa

vie que nous raconte Anne Des- champs, ce sont des premiers pas quasi justifiables. On se réjouira toute- fois de ne pas retrouver les habituels déversements autobiographiques que sont les premiers romans — qui font souvent du bien à leur auteur, du moins doit-on l'espérer, mais pas grand-chose pour la littérature —, de ne point lire le résultat de cette propension habituelles des nouveaux au- teurs à sonder la totalité du drame d'une vie, ennuyant jeu de ping-pong qui se joue avec force larmoiements mais souvent sans style entre les traumas et les révélations d'espoir. Ici, pas de dépeçage d'identité malade: Anne Deschamps met le doigt sur une seule période, la plus grave, la plus horrible de sa vie, la raconte, puis se tait. Au lecteur knock-out de réfléchir à ce qui advient d'une petite fille qui a été violée à répétition par sa directrice de classe, mère Saint-Paul au regard torve et à la lèvre dégoûtante de bave jaune, grotesque caricature d'un Dieu odieux.

À l'ouverture du roman, un jury d'énormes jupes noires s'élève, tournant comme des vautours au-des- sus d'Anne la perverse, Anne la menteuse, Anne-de-rien-du-tout qui a 11 ans et qui dit n'importe quoi. Elle n'a

pourtant pas inventé cette fameuse «leçon de botanique» qu'on lui en- force régulièrement dans le corps, manipulation de pousses et échanges de séves qui s'exécutent dans la pé- nombre de l'escalier jouxtant le dortoir. Pourquoi ne veut-on pas la croire? Pourquoi les autres victimes se dégonflent-elles après avoir fait le pacte de dire comme Anne toute la

vérité? Pourquoi sa propre mère ne la croit-elle plus? Est-ce la légère et in- avouable excitation qui, malgré le dé- goût et la terreur, s'empare d'elle sous les attachements de mère Saint-Paul, qui la condamne désor- mais à la route du mal? Toutes les tenta- tules qui se greffent à ce drame central montrent bientôt que *La Leçon de botanique* est beaucoup plus qu'un récit de viol: il est un roman sur le triomphe généralisé de la trahison. Un conte de salopes qui se réclament de faire pousser droit, et qui torquent.



le Parchemin

DEPUIS 1966 • MÉTRO BERRI-UQAM

Raconte Noël... en Grèce
La crèche n'est pas une coutume grecque,
on avait des bateaux de fer-blanc ou
de bois que l'on décorait...

LE PETIT ROBERT Grand format

Yves Beauchemin Le Second Violon

LAROUSSE gastronomique

LE PETIT ROBERT GRAND FORMAT Le Robert

LE SECOND VIOLON Québec-Amérique

LAROUSSE GASTRONOMIQUE Larousse

NOMS ET LIEUX du Québec

LE ROBERT & COLLINS SENIOR Le Robert

NANCY HUSTON Instruments des ténébres

LE PETIT LAROUSSE GRAND FORMAT 1997 EN CULTURES Larousse

ALFRED SAUVE ANTOINE Québec-Amérique

LE PETIT LAROUSSE GRAND FORMAT Larousse

Nous sommes ouverts le dimanche jusqu'au 29 décembre de 12 h à 17 h.

Prix en vigueur jusqu'au 30 novembre 1996

505, rue Sainte-Catherine Est, métro Berri-UQAM, Montréal (Québec) H2L 2C9
Tel.: (514) 843-5243 Fax: (514) 844-6485

L I V R E S

LE FEUILLETON

P O É S I E

De l'Acadie à l'Ontario

Deux recueils témoins
des «nouvelles littératures»

CLIMATS

Herménégilde Chiasson
Éditions d'Acadie, Moncton
1996, 129 pagesPEUT-IL RÉVER CELUI QUI
S'ENDORT DANS LA GUEULE
DES CHIENSRobbert Fortin
Prise de parole, Sudbury
1995, 144 pages

DAVID CANTIN

Depuis quelque temps, il semble que les éditeurs francophones hors Québec obtiennent une plus grande visibilité dans le paysage littéraire québécois. Récemment, les revues *Nuit blanche* et *Lettres québécoises* présentaient des dossiers très exhaustifs sur la «nouvelle littérature» acadienne et franco-ontarienne. En poésie, deux des cinq finalistes au dernier prix du Gouverneur général sont d'ailleurs acadiens. Ces situations favorables peuvent-elles sortir ces cultures grandissantes d'une certaine marginalité?

Depuis le milieu de la décennie 70, Herménégilde Chiasson est reconnu comme l'un des principaux représentants de ladite «nouvelle littérature» acadienne. Bien que cette expression n'embête, elle laisse entendre que ses recueils, comme ceux d'autres poètes de sa génération, ont transformé l'image convenue d'une Acadie folklorique. Après de prestigieuses distinctions (France-Acadie, Estuaire), le huitième livre que signe Chiasson, *Climats*, se retrouvait cette année en lice pour le prix du Gouverneur général. Ce volume divisé à partir des quatre saisons rassemble des poèmes inédits des 20 dernières années. De manière adéquate, chacune des sections offre différents types d'écritures poétiques, qu'il s'agisse de la prose intimiste du journal, de l'ampleur lyrique du vers libre ou d'une forme plus classique tel le sonnet. C'est ainsi que le territoire acadien qu'habite Chiasson émerge à travers la coexis-

tence des sentiments de révolte, de désir, puis d'espoir liés aux dilemmes individuels et collectifs. Cette voix cherche, avant tout, à être aux prises avec son époque, pour mieux atteindre les questions primordiales qu'elle doit susciter: «Je pouvais croire que je n'étais pas là, m'ennuyer et revenir en décrivant de grands cercles comme l'hiver quand les rivières gèlent et qu'on a toute la glace au monde pour se laisser emporter au bout de ses forces.»

Malgré l'immense ferveur qui anime ce projet d'écriture, il laisse néanmoins très peu de place au renouvellement. Pourquoi ai-je l'impression d'avoir déjà lu ces poèmes dans des recueils antérieurs de Chiasson? Peut-être qu'un travail d'épuration aurait pu mettre en relief de très beaux passages qui se perdent, malheureusement, dans une certaine complaisance du lyrisme? Sous l'apparence d'une rétrospective, *Climats* n'apporte rien de bien nouveau dans l'œuvre d'Herménégilde Chiasson.

L'être fragile

Pour l'artiste franco-ontarien Robbert Fortin, c'est la part fragile et vulnérable de l'être qui se manifeste dans son deuxième recueil intitulé *Peut-il rêver celui qui s'endort dans la gueule des chiens*. A travers ces pages, de grandes inquiétudes intérieures viennent interroger l'expérience immédiate du monde. La cruauté mondiale, le fléau du sida ainsi que la démesure urbaine traversent cette résistance physique que l'auteur s'efforce de rendre, par le moyen d'une succession de constats sur le réel environnant. On ressent alors une émotion prise entre le désespoir et la sérénité: «Oserons-nous un jour / nous détacher de la peur / Michel-Ange allait se réfugier dans la Chapelle / Sixtine / voici le jour du pardon / la bêtise est jetée au feu / se défait de ce qui nous dévisage.»

Avec ce ton dépouillé et énumératif, la poésie de Robbert Fortin hésite à se dégager de l'influence contraignante d'un François Charron ou encore celle de José Acquin. A certaines occasions, on peut même s'y méprendre: «Je mets de l'eau à bouillir / une semaine recommence sans éclat / je m'éloigne du poids de ma fatigue / c'est facile de sortir ou d'entrer dans une autre / pièce / une ombre maintient mon corps [...]». Cette pratique m'agace puisqu'elle empiète sur la voix personnelle de Fortin qui se démarque à différentes reprises. Autre réserve, les dénonciations du poète se laissent emporter parfois dans une rhétorique lapidaire et moralisatrice. Pourquoi donc ces obstacles, lorsqu'on peut lire, parallèlement, des vers de cette teinte: «Les millions d'étoiles que l'on ajoute en nous / nous permettent de rêver notre mort / la cendre précède notre naissance [...] un ange nous initie à la patience des choses / dans cet espace indifférent / les chemins en nous semblent contradictoires / la vie n'a rien à vendre.»

DIANE, OU LA
CHASSERESSE SOLITAIRECarlos Fuentes
Traduit de l'espagnol par Céline Zins
Éditions NRF Gallimard, coll. Du
Monde entier
1996, 243 pages

L'auto-biographie, pour un auteur, est en soi une entreprise paradoxale. Veut-il dire la vérité sur le monde et sur lui-même, il est aux prises avec la résistance que lui oppose l'homme (qu'il est) lorsqu'il n'écrit pas. Veut-il faire œuvre d'écriture et parler de l'écrivain (qu'il est aussi), il risque alors d'évacuer tout un pan de sa vie et de sa réalité d'homme pour s'inventer comme l'être fictif qu'est tout écrivain. On se rappelle cette petite phrase de Borges dans *Borges et moi*: «C'est à l'autre, à Borges, que les choses arrivent [...] Je vis et me laisse vivre, pour que Borges puisse ourdir sa littérature et cette littérature me justifie.»

Le temps de l'un n'est pas le temps de l'autre. Et cela est encore plus vrai lorsque l'auteur a toujours pratiqué, comme Fuentes, un temps et un espace historique dépassant largement le temps et l'espace personnel. Faire intervenir le «je» dans un tel contexte risque, au mieux, de nous laisser surprendre une voix méconnue, plus intime, plus près des défaillances propres à l'homme, en somme de nous donner accès à une dimension cachée de l'œuvre; au pire, de nous livrer à une sorte de mystification que l'auteur se fait fort d'éviter, prenant bien soin toutefois de doser la part inévitable d'autostimulation et la cruauté nécessaire qu'il doit appliquer à ses personnages. L'auteur, comme on sait, est toujours plus grand que l'homme dont il provient, il lui est facile de compenser ses faiblesses par sa réussite esthétique. Encore faut-il qu'il prenne parti.

La pucelle d'Orléans

Carlos Fuentes rencontre donc un jour, au Mexique, une jeune actrice américaine venue y tourner un film. Nous sommes en 1970, le jour du Nouvel An. Elle a trente ans, il en a quarante; tous deux sont mariés, lui à une actrice, Luisa Guzman, elle à un écrivain connu, Romain Gary (Yvan Gravet dans le roman). Elle s'appelle Jean Seberg (Diane Soren dans le roman). Pendant deux mois, ils vont connaître

une passion aussi intense que troublante, car rien ne les destinait l'un à l'autre, hormis le malentendu que tout amour naissant finit toujours par découvrir lorsque les identités et les rêves prennent leur vrai visage.

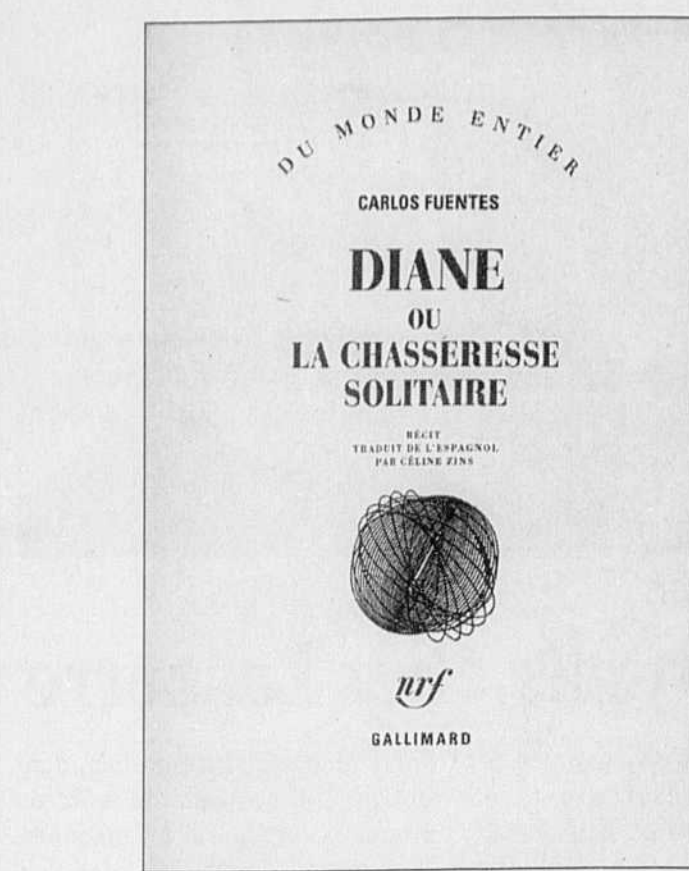
Dès ce moment, Jean Seberg le laisse tomber aussi brutalement qu'elle s'était généreusement donnée à lui. Pas question d'aller vivre auprès de cet écrivain «civilisé» qui rêve d'une vie harmonieuse, à l'ombre des lierres d'une université américaine, alors qu'elle se sent appelée par la révolution et les causes perdues. Seberg, on le comprend vite, est un être tragiquement déchiré, naïf et excessif, hystérique et généreux. Par bien des côtés elle fait penser à Marilyn Monroe, son pendant mythique autrement plus connu. Elle ne nous apparaît toutefois pas aussi sentimentale, aussi fragillement femme parce que fortement star. S'il est vrai que Jean Seberg fut

Jean-Pierre
Denis

choisie parmi dix-huit mille candidates par Otto Preminger pour incarner la pucelle d'Orléans — ce qui en fit une star prématurée —, elle n'a jamais pu par la suite avoir de rôle à cette mesure, devenant par la force des choses une actrice de second plan.

On comprend mieux pourquoi grâce à ce roman qui nous la montre cherchant à compenser sa «médiocrité professionnelle par les déchaînements de [sa] vie privée», multipliant les amants et surtout les causes révolutionnaires («Son nom apparaissait dans tous les manifestes contre le racisme, pour les droits civiques, contre l'OAS et les généraux fascistes en Algérie, pour la protection des animaux...»), prenant part pour tous les déshérités de ce monde, surtout ceux qui ont le pouvoir de l'anéantir en la traitant de rien, de connasse blanche, de pute hollywoodienne... Que vient donc faire Fuentes dans cette galerie où il ne peut tenir sa place, lui l'écrivain qui a réussi, le faux révolutionnaire qui a la bonne conscience du bourgeois? «Je croyais que tu étais vraiment un révolutionnaire. Quelqu'un qui met ses actes en accord avec ses paroles. Il n'en est rien. Tu écris mais tu n'agis pas. Tu es comme les libéraux américains.» En somme, pour reprendre les termes de son mari (Romain Gary), il a un «énorme sens de l'injustice, mais aucun sens de la justice»...

Comme bien des gens de cette génération, Seberg ne veut pas qu'il y ait de distance entre les paroles et les actes, entre les mots et les choses; elle ne veut pas que le rêve de changer le



monde aboutisse entre les pages d'un livre ou dans des discussions de salon. Il y a surtout qu'elle ne s'aime pas et veut être autre qu'elle est. Tout le contraire de Fuentes dont on sent bien que non seulement toute sa vie est construite autour de la littérature («Écrire est ma passion») mais encore qu'il a une assez forte estime de lui-même, lui le macho mexicain qui s'est toujours identifié à Don Juan avec lequel il partage la passion des femmes. «Don Juan au petit pied, quadragénaire errant dans la nuit mexicaine, j'aspirais à ce pouvoir de métamorphose et de mouvement, je le désirais surtout comme écrivain. Qu'on aime ou qu'on écrive, rien n'est plus beau ni plus excitant que de reconnaître la résistance mutuelle entre le pouvoir que nous exerçons sur un semblable et le pouvoir que l'autre [...] exerce sur nous.»

Qu'il se soit alors servi de Seberg pour se renouveler («Avec Diane Soren dans mes bras, j'en vins à avoir l'impression que je n'avais encore rien écrit jusqu'à maintenant. L'amour, c'était tout recommencer à zéro») et dépasser la crise de création qu'il traverse à ce moment ne peut surprendre de la part d'un écrivain. Certains en concevront du dépit et l'accuseront de ne avoir pas su la sauver, la protéger d'elle-même (elle sera l'objet d'une cabale du FBI qui finira par la détruire). Gary aussi a

été confronté au même problème et à la même impuissance («Tu ne sais pas ce que c'est que d'aimer une femme que tu ne peux ni aider, ni changer, ni quitter», lui avait-il confié).

Cette dimension du récit n'est cependant pas ce que Fuentes met en valeur. Il avoue plutôt n'avoir pas su aimer, sans doute parce que, comme Don Juan, ce n'est pas une femme mais «la» femme qu'il aime, toutes les femmes, et par-dessus tout la littérature. Elle lui aura surtout servi à mieux comprendre cette Amérique de la fin des années 60 — celle de la guerre du Vietnam, des Panthers noirs, des meurtres de Kennedy et de Martin Luther King, des paradis révolutionnaires, etc. — et la formidable confusion qui règne alors dans les esprits, vouant une génération au suicide ou à la folie.

On sort toutefois un peu déçu par ce récit qui n'est ni tout à fait un roman ni une véritable autobiographie. Fuentes ne creuse pas assez ses motivations et ses trahisons pour cela; par ailleurs, il évite d'en faire une fiction qui le libérerait des contraintes du témoignage et de l'explication. Mais Fuentes reste Fuentes... C'est-à-dire un écrivain dont la personnalité demeure fascinante et le regard sur le monde souvent riche et surprenant. On aurait toutefois aimé qu'il nous surprenne davantage.

LITTÉRATURE FRANÇAISE

La peur du loup

LES LOUPS DU PARADIS

Sophie Chérier
Éditions de l'Olivier, Paris
1996, 192 pages

MARIE-CLAIRE GIRARD

Dans le roman de Sophie Chérier, il y a un superbe passage sur les loups où l'Anglais, le mari de Jeanne,

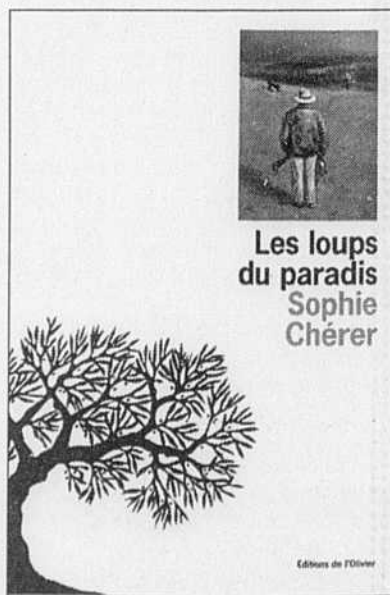
explique la peur ancestrale qui semble habiter l'homme face à ce mammifère. Il dit: «Le plus extraordinaire de tout, c'est que ce premier loup apprivoisé, ce premier chien de l'histoire du monde a transformé la société. Il a donné à l'homme l'idée de domestiquer les autres espèces. L'homme est devenu berger, il est devenu agriculteur. Il est devenu esclave de son pouvoir. On l'a oublié, mais c'est la plus grande révolution économique et culturelle de tous les temps. Je crois qu'on a peur des loups depuis ce jour-là... parce qu'on sait que les loups peuvent devenir des chiens. Alors on s'est mis à détester les loups qui restent loups, et depuis la préhistoire, on s'est vengé des loups libres en les accusant de tous les péchés.» Avant que l'homme n'apprivoise le loup, il n'était obligé à rien, il était aussi libre et sauvage que les bêtes. Le loup rappelle le paradis perdu où les humains vivaient sans entrave, et puisqu'il refu-

se de faire partie de nos sociétés, il le paie très cher.

Pourtant, le loup n'est pas le fourbe et le cruel que les histoires se plaisent à colporter. Son comportement pourrait être cité en exemple dans le monde civilisé: il débordait d'affection pour ses petits, un couple de loup restera ensemble jusqu'à la mort et si l'un d'entre eux est blessé, l'autre le soignera et le nourrira. C'est un chasseur intelligent qui ne tue que pour subvenir à ses besoins et à ceux de sa meute et qui participe à l'équilibre écologique de tous les systèmes où il vit.

Une métaphore

Dans le roman de Sophie Chérier, le loup est une métaphore. On en parle beaucoup, on craint son retour, surtout dans le coin perdu des montagnes où est revenue vivre Jeanne, après une absence de plusieurs années. Jeanne a épousé cet Anglais,

Les loups
du paradis
Sophie
Chérier

dont tout le monde au village se méfie, ils ont ouvert tous les deux une auberge pour les rares visiteurs de passage, ils ont une petite fille de cinq ans mais, surtout, ils hébergent cet étranger sorti on ne sait d'où qui prétend être écrivain et qui est, peut-être, l'équivalent du loup dans la bergerie.

Un beau roman que ces *Loups du paradis*. Écrit avec ampleur et économie à la fois, avec des phrases enchanteresses, une acuité douloureuse et des personnages remplis de justesse. Il n'y a pas un mot de trop dans ce court roman alors qu'on retrouve une intensité poétique pleine de retenue dans la description de ces montagnes retenant prisonnière une communauté repliée sur elle-même. L'étranger est un survenant qui dérange, un de ces êtres qui, sans le faire exprès, sert de catalyseur pour les remises en question auxquelles personne n'ose faire face.

Mais il y a aussi le personnage de cette petite fille qui pose les vraies et grandes questions et qui réussira, un tant soit peu, à changer les choses, à faire avancer la femme qu'est Jeanne, sa mère, vers une parcelle de l'absolu. Comme seuls sont capables les enfants lorsqu'ils s'y mettent vraiment et qu'ils refusent les réponses toutes faites qui tentent d'expliquer l'injustice et la pauvreté.

Les Loups du paradis est une belle réussite, un roman auquel on pense longtemps une fois le livre fermé, parce que c'est un livre passionné et généreux avec une fin ouverte à toutes les conclusions. Et où on retrouve aussi une certaine dose de férocité, mais pas de la part des loups.

Vous avez pigé?

ONCLE ARMAND

GRAND-MAMAN

STEPHANIE

Pigez dans le trio Petit Robert.

La traditionnelle pige de noms pour les cadeaux de Noël n'est plus un casse-tête. Grâce au trio de dictionnaires Petit Robert, vous pouvez emballer 60 000 mots... en trois formats!

Le Petit Robert
Encore et toujours le dictionnaire de langue française en un volume le plus complet.

NOUVEAU!
CD-ROM Le Petit Robert
Le premier dictionnaire de langue parlant! Tout le contenu du Petit Robert avec la prononciation de milliers de mots présentant une difficulté phonétique.

NOUVEAU!
Le Petit Robert Grand format
L'outil de référence par excellence de la langue française à pris du volume... avec de plus gros caractères!

Le Petit Robert

On le prend au mot!

MAGAZINE LITTÉRAIRE
HORS-SÉRIE 1966-1996:trente ans de passion de littérature
et du mouvement des idéesEn vente chez
votre libraire.

10.00 \$

PROLOGUE inc.

1650, boul. Lionel-Bertrand, Boisbriand (Québec) J7H 1N7
Téléphone: (514) 434-0306 • Sans frais: 1-800-363-2864
Télécopieur: (514) 434-2627 • Sans frais: 1-800-361-8088

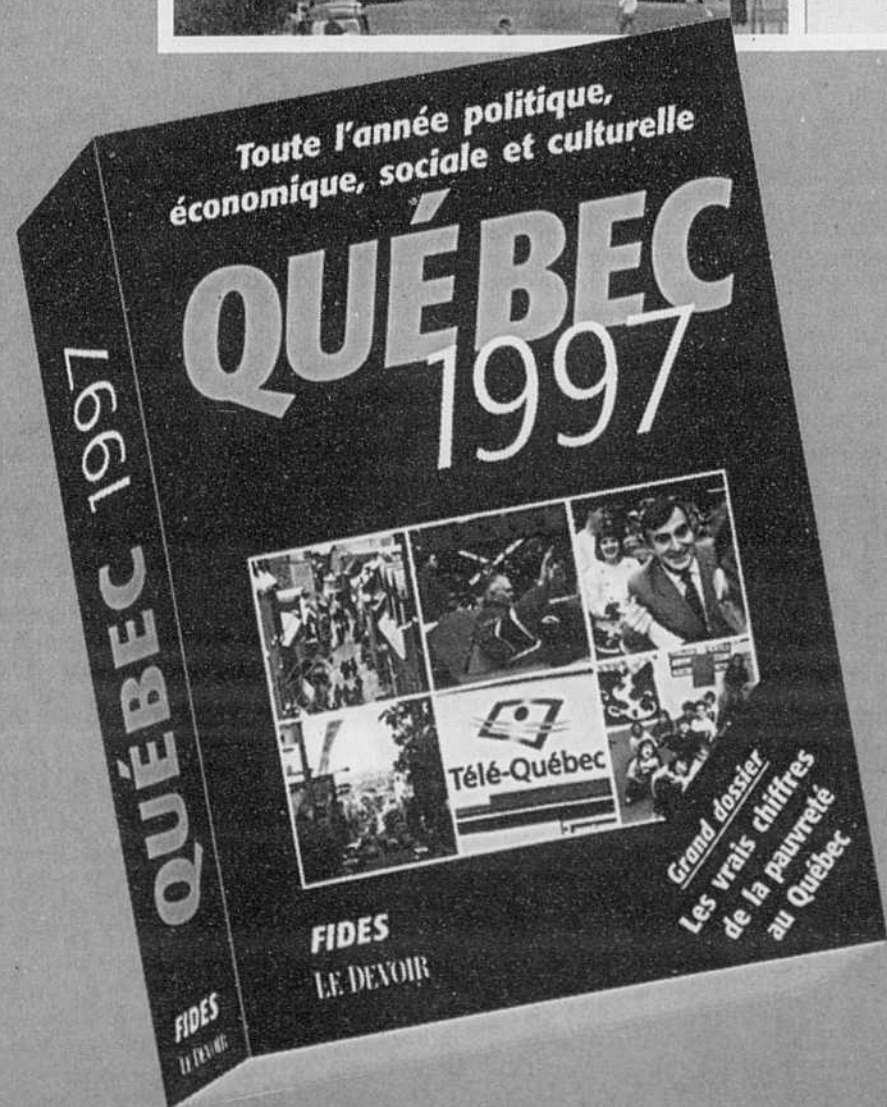
À l'occasion du trentième anniversaire de sa création, le *Magazine Littéraire* présente un panorama des grands événements qui ont nourri, durant ces trente dernières années, débats et réflexions.

Ce hors-série se compose d'une chronologie détaillée, mois par mois, ainsi que d'articles, signés par les plus grands noms, qui traitent du débat-clef de chacune de ces années.

Le livre de l'année

QUÉBEC

1997



- La vie québécoise sous toutes ses facettes, observée par plus de trente spécialistes.
- Un panorama complet, raconté, illustré et chiffré.
- Un rétrospective des événements politiques et une analyse des grandes tendances sociales, démographiques et économiques.
- Un guide indispensable pour comprendre le Québec d'aujourd'hui.

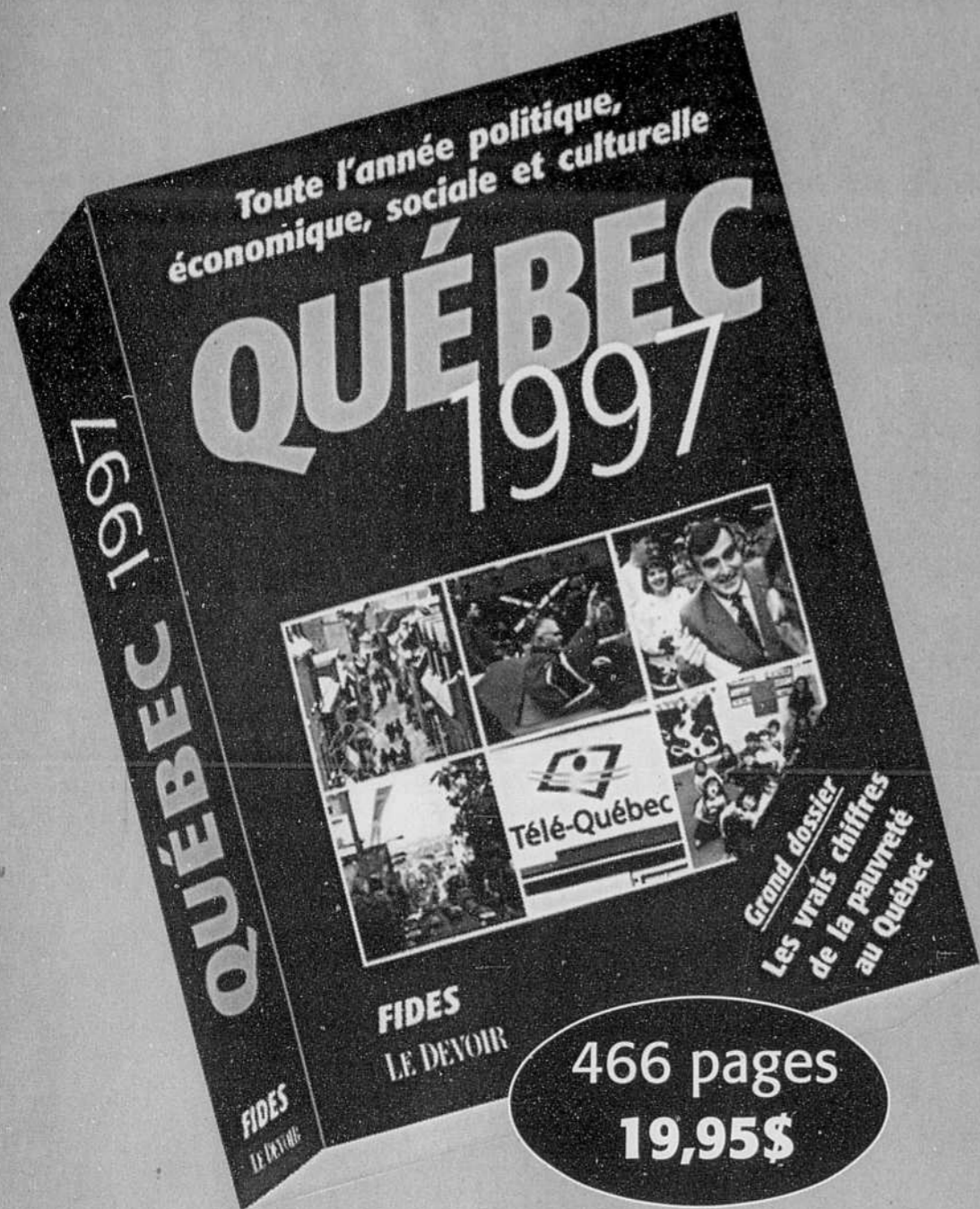
466 pages
19,95\$

Salon du livre de Montréal - stand n°147

FIDES

LE DEVOIR

Le livre de l'année



QUÉBEC 1997

- La vie québécoise sous toutes ses facettes, observée par plus de trente spécialistes.
- Un panorama complet, raconté, illustré et chiffré.
- Une rétrospective des événements politiques et une analyse des grandes tendances sociales, démographiques et économiques.
- Un guide indispensable pour comprendre le Québec d'aujourd'hui.

FIDES

LE DEVOIR

LIVRES

ESSAIS POLITIQUES

À chacun sa «trahison»

À CONTRE-COURANT

Textes choisis 1939-1996
Pierre Elliott Trudeau
Stanké, Montréal, 1996, 336 pages

LE PARTI QUÉBÉCOIS:

POUR OU CONTRE L'INDÉPENDANCE?
Andrée Ferretti
Lancôt éditeur, Montréal, 1996, 112 pages

GILLES LESAGE

DE NOTRE BUREAU DE QUÉBEC

Il n'y a rien de commun, c'est bien évident, entre l'ancien premier ministre du Canada et la *pasionaria* de l'indépendance du Québec. Rien, si ce n'est que l'une et l'autre viennent de publier des ouvrages qui, par pur hasard, me sont parvenus en même temps et dont il me faut rendre compte dans cette page... ensemble.

Le voisinage est incongru, certes. Mais il y a toujours moyen, en cherchant bien, de faire des rapprochements. Notamment celui-ci. Dans un texte célèbre (*Cité libre*, 1962), M. Trudeau dénonçait «la nouvelle trahison des clercs: cette frénésie hallucinante d'un large secteur de notre population pensante à se mettre — intellectuellement et spirituellement — sur des voies d'évitement». Comme en 1967, il pourfend le «chauvinisme stérile», surtout celui des nationalistes et des séparatistes qui veulent garder les Québécois enfermés dans leurs frontières étroites et les empêcher de s'épanouir pleinement, à la mesure du Canada, du continent et du monde.

Pour sa part, dans son pamphlet accusateur à l'endroit du gouvernement péquiste, dirigé par Lucien Bouchard, Bernard Landry «et autres potentats», Mme Ferretti s'en prend à ce qu'elle appelle «la trahison permanente, depuis la conquête anglaise, de nos élites cléricales et politiques, intellectuelles et économiques...»

À chacun ses fidélités, à chacun sa «trahison» aussi, probablement, la continuité de l'un étant tenue pour de l'obstination chez l'autre qui, à son tour, oppose ses convictions comme un étendard et ses principes comme une oriflamme.

Une politique sans failles

C'est ainsi que, depuis près d'un demi-siècle, M. Trudeau, avec une cohérence et une consistance exemplaires, développe une pensée et une politique sans failles apparentes, à la fois démocratique et fonctionnaliste, fondée sur le respect des droits et libertés individuels, mais à cent lieues de ce qu'il appelle «l'aliénation nationaliste». Il commence d'ailleurs ainsi son court avant-propos (le seul texte original qu'il ait daigné écrire pour ce recueil): «Je ne saurais dire quand exactement j'ai acquis l'esprit de contradiction ni pourquoi je l'ai acquis.»

Si à contre-courant se prétend-il, pour reprendre le titre de cette anthologie, ça n'a pas empêché M. Trudeau d'être une vingtaine d'années en politique active, dont 16 à titre de premier ministre du Canada, de se laisser bercer par une véritable trudeumanie et de susciter encore, du moins au Canada anglais, une nostalgie profonde. On l'a bien senti lors du récent congrès des libéraux fédéraux où, malgré les efforts de Jean Chrétien pour être à la hauteur de son idole, la seule mention du nom de Trudeau fascine les militants, plus que n'importe quel aspirant au trône fédéral.

Ce qui est intéressant dans ce recueil, d'abord publié en anglais chez McClelland & Stewart, à Toronto, où les pensées de M. Trudeau font un malheur, c'est de suivre le cheminement et le parcours d'un homme hors du commun, à la prose élégante et efficace, capable de manier l'imparfait du subjonctif, tout comme son ami Gérard Pelletier d'ailleurs (qui, en plus de colliger les textes, en a traduit plusieurs, d'autres l'étant par Pierre Vadeboncoeur). Un rare trait... classique qui trahit bien leur âge.

On se serait toutefois attendu à ce que M. Trudeau, délesté de l'autoglorification de ses mémoires parlés, il y a deux ans, se livre un peu plus, fasse état de son évolution personnelle, de ses propres réflexions sur des textes datant de 30 à 40 ans. Mais non, il ne se donne même pas la peine de les resituer dans le temps, laissant cette tâche à

M. Pelletier, qui s'en débarrasse en quelques courtes phrases. L'auteur et son précieux «archiviste» restent sur leur quant-à-soi, la réserve fière et altière de ceux pour qui les textes parlent par eux-mêmes. Ce qui est vrai, du reste, sauf que leur compréhension pleine et entière exige un peu de perspective et de recul, de mise en situation et de rappels.

Livre de référence utile, certes, mais quand même limitée. Non seulement à cause de l'absence de contexte, mais aussi parce que nulle bibliographie, aucun index, ne permet de s'y retrouver rapidement ni de poursuivre une recherche plus approfondie. Il est vrai que, quand on détient la vérité, toute la vérité et rien que la vérité, quand on l'incarne dans son auguste personne, en quelque sorte, il n'est nul besoin d'autres sources de connaissance et de vérification. On a beau naviguer à contre-courant et pratiquer le doute méthodique, il ne faut quand même pas faire exprès pour susciter la contradiction. Le moi haïssable? Allons donc!

Une société immature

Sur bien d'autres sujets que la politique, dont nous savons à satiété les repères et les balises, il serait utile que ces deux messieurs réfléchissent tout haut, pour notre bénéfice. Je ne cite qu'un exemple, de terrible actualité. «Quant à moi», écrivait M. Trudeau dans *Cité libre* (janvier 1961), «j'estime que la société politique québécoise n'a pas encore donné assez de garanties de sa maturité démocratique, pour que je puisse lui reconnaître de gaité de cœur le droit d'inventorier, de numérotter et de cataloguer chaque citoyen.» Qu'en est-il, 35 ans plus tard?

C'est bien écrit, panache et venin compris, mais on reste sur notre appétit. Et il y a des oublis notoires, par exemple: sa dénonciation virulente des libéraux fédéraux, en 1965, juste avant qu'il ne les joigne; la réplique du «député de Mount-Royal» au premier ministre Johnson, en février 1968; son épître aux «bleeding hearts» durant la Crise d'octobre 70, et quoi encore.

L'aliénation nationaliste

«Ouvrons les frontières, ce peuple meurt d'asphyxie!» Ainsi s'exclamait M. Trudeau en dénonçant (*Cité libre*, mars 1961) «l'aliénation nationaliste». Malheureusement pour lui, cette aspiration à non seulement survécu, elle a multiplié ses adeptes farouches, enracinés dans leurs convictions tout autant que leur illustre pourfendeur. Car ce que l'ex-premier ministre qualifie de «mentalité d'état de siège» dans son avant-propos est plus florissant que jamais au Québec.

À preuve, le congrès plénier que le Parti québécois tient à Québec cette fin de semaine et qui, en dépit de nombreux avatars, démontre que l'option indépendantiste est bien chevillée au cœur de bien des Québécois, plus de la moitié des francophones, en fait. Ça fait pas mal d'opprimés et d'incompris, n'est-ce pas?

À preuve aussi, le pamphlet viscéral d'un riniste de la première heure, il y a 33 ans, et qui n'a pas lâché prise depuis. Présidente de l'association péquiste de Brome-Missisquoi, Mme Ferretti s'inquiète précisément du changement de la garde, seule «la direction limpide et ferme» de Jacques Parizeau trouvant grâce à ses yeux de militante ardente. Elle met M. Bouchard dans le même sac que René Lévesque, bourré d'étapisme et de tactique électorale, d'attente mortifère, de peur et de reniement de la cause sacrée.

«Qui ne fait pas l'indépendance la combat», lance-t-elle, dans la foulée du poète Gaston Miron. Pour elle, le projet indépendantiste est par essence subversif, déstabilisateur de l'ordre établi canadien. Trente ans plus tard, elle déplore encore la disparition du RIN et de son «effervescence» libératrice, M. Lévesque étant resté «inconsolable de la révolution

tranquille avortée».

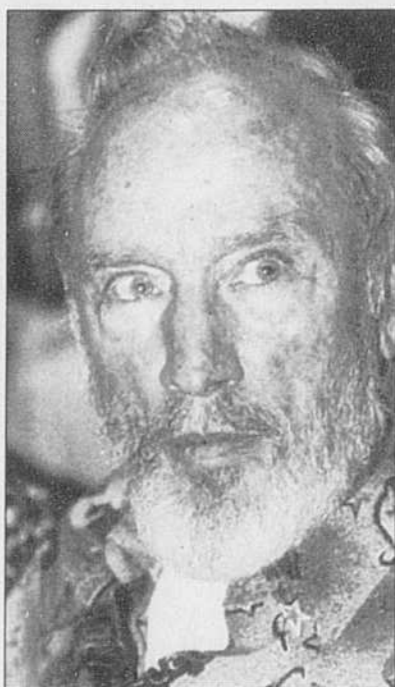
Pour des raisons diamétralement opposées de celles de M. Trudeau, Mme Ferretti est en colère contre ce qu'elle appelle l'ineptie du gouvernement péquiste et ses suppôts des puissances néolibérales. C'est un pamphlet qui, probablement, rejoint l'inquiétude de milliers de militants, déchirés entre leur idéal et ce que Millerrand appelait «l'incontournable épaisseur de la réalité».

Lequel des deux est le plus à contre-courant, l'orgueilleux détenteur du pouvoir ou le chien de garde ulcéré?



ARCHIVES LE DEVOIR

Andrée Ferretti



ARCHIVES LE DEVOIR

Pierre Elliott Trudeau

L'ÉTAT DU MONDE 97

entre vos mains



704 pages • 27,95 \$

Le seul annuaire économique et géopolitique mondial

«L'État du Monde continue d'offrir avec constance une information à la fois précise et concise qui en fait l'annuaire économique et géopolitique indispensable à toute personne avide de renseignements sur la situation de tel ou tel point de notre pauvre planète.»

Rudy Le Cours, La Presse

LE DEVOIR

CKAC 730
RADIO-MEDIA

Boréal
Qui m'aime me lise.

LIVRES

ESSAIS QUÉBÉCOIS

La rencontre des écritures

L'ÉCRITURE MYTHOLOGIQUE

Essais sur l'œuvre de Victor-Lévy Beaulieu
Jacques Pelletier
Nuit blanche, Montréal, 1996
281 pages

DEUX SOLLICITUDES

Entretiens
Margaret Atwood
et Victor-Lévy Beaulieu
Éditions Trois-Pistoles, 1996
287 pages

rendu visite à Victor-Lévy Beaulieu à Trois-Pistoles. Le résultat est assez passionnant pour qui s'intéresse à l'un ou l'autre de ces auteurs ou aux rapports qu'ils entretiennent avec l'espace de la création. Notons que tous les entretiens se sont déroulés en français malgré l'aisance toute relative avec laquelle Mme Atwood s'exprime dans cette langue. C'est l'un des avantages de la transcription écrite: les zones d'ombre de la communication que sont les hésitations et les reprises n'y paraissent plus.

Evidemment, ce genre d'entretiens suppose que chaque auteur soit familier avec l'œuvre de l'autre. Autrement, la conversation demeure superficielle, faute de connaître ce dont on parle, ou sans éclat, faute de véritables échanges. Sur ce plan, disons que la première partie est mieux réussie que la seconde. Victor-Lévy Beaulieu se révèle un excellent lecteur de l'œuvre d'Atwood; ses questions se rapportent souvent à des passages, des scènes ou des personnages précis et témoignent d'une volonté d'en comprendre les sous-bassements. Mme Atwood s'en tient davantage aux aspects plus contextuels de l'œuvre de Victor-Lévy Beaulieu. Dans l'ensemble, et ce n'est le moindre des paradoxes, il ressort de ces conversations que les deux œuvres sont parentes, du moins en ce qui a trait à la place qu'elles occupent dans leurs littératures nationales respectives. Le lecteur québécois qui ignore tout de l'autre littérature se consolera un tant soit peu de son ignorance quand il apprendra qu'au début des années soixante, lorsque Mme Atwood entreprit ses études universitaires, la littérature canadienne-anglaise n'existait pas d'un point de vue institutionnel (on la lisait peu et on ne l'enseignait pas). Elle souffrait, aux dires de l'auteur de *La Femme comestible*, du même syndrome postcolonial face à la littérature américaine que la littérature québécoise face à la littérature française. Et que la littérature américaine avant Melville et Hawthorne face à la littérature anglaise, d'ajouter Victor-Lévy Beaulieu. L'essai de Margaret Atwood intitulé *Survival* a joué un grand rôle, on le sait, dans la prise de conscience des Canadiens anglais quant à l'avenir de leur littérature.

Margaret Atwood est une femme qui a beaucoup d'humour et ces entretiens donneront certainement envie à ceux qui la connaissent mal, peu ou pas du tout de se tourner vers cette œuvre dont le retentissement, au Canada anglais et à l'étranger, est pourtant considérable. Malgré l'absence d'affinités profondes sur la question politique du Québec et, de façon plus ambiguë, sur les rapports hommes-femmes, ces *Deux sollicitudes* représentent une intéressante tentative de rapprochement des «deux solitudes» dont parlait Hugh McLellan et une belle expérience d'écoute entre deux auteurs majeurs dans l'ordre de nos littératures.

MARGARET ATWOOD
VICTOR-LÉVY BEAULIEU



DEUX SOLLICITUDES

ENTRETIENS



Œuvre et reconnaissance

L'Écriture mythologique, de Jacques Pelletier, se présente comme le premier essai consacré exclusivement à l'œuvre de Victor-Lévy Beaulieu, la plus importante et la plus significative du Québec contemporain, peut-on lire dans l'introduction. Pour Jacques Pelletier, Beaulieu est le plus marginal de nos écrivains et la reconnaissance institutionnelle lui serait enfin due. Des articles ici et là, quelques mémoires ou thèses ne suffisent pas à donner la juste mesure d'une œuvre qui a, on l'aura deviné, une forte résonance nationale. M. Pelletier, qui avait lui-même consacré plusieurs articles et un chapitre de son essai *Le Roman national* (VLB éditeur, 1991) à Beaulieu, a décidé de combler ce vide.

Dans *L'Écriture mythologique*, il reprend l'essentiel de ses analyses antérieures en les regroupant et en les synthétisant (non sans redites). Ses conclusions: aussi éclairées, diversifiées et monumentales que soit l'œuvre de Victor-Lévy Beaulieu, elle est foncièrement polyphonique et intertextuelle, c'est-à-dire littéraire. L'écriture trouve toujours sa source dans d'autres écritures: les mythes personnels de l'auteur renvoient toujours à d'autres mythes. C'est dans cette ouverture aux autres que l'œuvre trouve son unité interne, sa cohérence profonde. Remarquez que le fait que l'écriture travaille à partir de mythes fondateurs et sur eux n'est pas particulièrement nouveau. Beaulieu lui-même l'a toujours prétendu. L'autre affirmation importante de M. Pelletier, à savoir que l'œuvre de Beaulieu est de l'ordre de la circularité, de la réaffirmation continue des mêmes forces inconscientes, n'est pas nouvelle non plus. Réginald Martel disait exactement cela dans un article de 1976 sur *Blanche forcée*. Il est vrai que M. Pelletier le dit plus savamment et avec de multiples exemples. S'il comble un vide réel, on ne peut pas dire que *L'Écriture mythologique* brille par sa limpidité et sa concision. Comme si M. Pelletier, mû par la louable intention de réparer une injustice, était allé un peu vite en affaires, en avait fait un peu trop.

Une intéressante tentative de rapprochement des «deux solitudes»



Robert Saletti

Par un étrange mimétisme de la vie et de la pensée dont ils semblent parfois les seuls capables, les grands artistes deviennent facilement ce qu'ils voient chez les autres. Victor-Lévy Beaulieu, plus que tout autre écrivain québécois, a pratiqué ce type de transmutation de l'autre en soi. Ainsi, personne ne niera qu'il y a dans son approche de l'écriture et du travail de l'écrivain beaucoup de Hugo, de Melville et de Kerouac par exemple, trois auteurs qui ont été ses phares littéraires (et ses rives identitaires) et auxquels il a consacré, il y a quelques années, des essais importants. En choisissant soigneusement ses modèles et en les parant systématiquement (avec un succès inégal d'ailleurs), l'œuvre de celui que l'on n'appelle plus, dans les cercles consacrés, que par ses initiales a contribué de manière originale à donner à la littérature québécoise une stature épique, voire nationale.

Il y a par ailleurs une autre transmutation, qu'on pourrait appeler de soi en soi, qui fait que les grands artistes deviennent facilement ce qu'ils prétendent être. Là aussi, Victor-Lévy Beaulieu a donné le ton. Autodidacte forcené, connaisseur de longue date de toutes les facettes du champ littéraire, promoteur intelligent de son propre travail, il en est maintenant à éditer ses «œuvres complètes» en une multitude de tomes dont n'est pas près de voir la fin si l'on se fie au fait qu'il demeure encore aujourd'hui un des auteurs les plus productifs du Québec.

Deux solitudes qui se parlent

Une des contributions originales de Victor-Lévy Beaulieu aux lettres québécoises est certes sa manière d'interpeller les autres écrivains et de dialoguer avec eux par le moyen d'essais-fictions (dont *Monsieur Melville* reste l'exemple le plus percutant), quand ces autres étaient morts, ou d'entretiens, quand ils lui étaient contemporains. *Deux sollicitudes* est le troisième ouvrage à s'inscrire dans la catégorie des entretiens. Après Roger Lemelin et Gratien Gélinas, c'est au tour de l'écrivain canadienne Margaret Atwood de converser avec M. Beaulieu.

Deux sollicitudes constitue la transcription d'une série d'émissions radiophoniques présentées au réseau FM de Radio-Canada au début de l'année. Ces entretiens se déroulent en fait en deux. Victor-Lévy Beaulieu est d'abord allé à Toronto chez l'auteur de *La Servante écarlate* pour l'interviewer, puis les rôles ont été inversés lorsque Margaret Atwood a

Une grande biographie

Olivar Asselin et son temps

Véritable personnage de roman, Olivar Asselin n'avait pas encore fait l'objet d'une biographie à sa mesure. Hélène Pelletier-Baillargeon a consacré plusieurs années de recherche à un homme fascinant qui a marqué le premier tiers du vingtième siècle.



CHAPITRE XXIX

Le pamphlétaire et la guerre

« (...) ASSELIN, COMME Bourassa, sait fort bien que les impérialistes utilisent «l'amour de la France» pour promouvoir l'enrôlement auprès des Canadiens français. Comme nationaliste, il s'emploie à démasquer cette stratégie.



Montréal, au début du siècle.

Mais ce combat, livré en sol canadien, ne constitue pas le dernier mot de ses allégeances. Au-delà du nationalisme dont il continue d'épouser pleinement les objectifs, le président de la Ligue se reconnaît d'autres devoirs, à l'égard notamment de cette «mère-patrie» qu'il considère «la seule» pour un Canadien français. Il lui est donc insupportable de penser qu'en des moments aussi douloureux, la France puisse supposer que ses lointains enfants du Canada soient demeurés insensibles à ses malheurs et sourds à ses appels.

Mais ce «devoir» qu'il se reconnaît ici explicitement envers la France ne procède pas d'une pure démarche d'altérité. En défendant la France, c'est aussi et encore «la pensée française», indispensable à la survie et à l'épanouissement du Canada français, que l'ancien président de la Saint-Jean-Baptiste défend avec ténacité. Si la «pensée française» devait être asservie et réduite au silence par une défaite militaire sur les champs de bataille européens, à quoi, en effet, rimerait ici les combats d'arrière-garde de la résistance franco-ontarienne contre l'assimilation? On ne saurait revivifier ici, croit-il, «ce sentiment français que tant de causes ont contribué à

endormir», sans se porter courageusement au secours de la nation où il se trouve, en ce moment, le plus gravement menacé. (...)

Mais Asselin va bientôt se sentir déchiré entre ce combat nationaliste, qui a absorbé jusqu'ici toutes ses énergies, et son amour de la France. Cette inclination puissante conduit insensiblement toutes ses pensées vers la ligne de feu européenne où il est persuadé que la France défend, pied à pied, les libertés fondamentales de la civilisation qu'elle représente. À ses yeux, la seule et la plus grande de toutes les civilisations. Telles sont les convictions

qui s'imposent de plus en plus à ce militant qui a toujours refusé de se résigner à la mort culturelle de son groupe. Mais si, au Canada, depuis la fin du siècle dernier, la «race française» et la «race anglaise» se livrent à des affrontements scolaires et constitutionnels incessants, en Europe au contraire, la France et l'Angleterre ont lié leur sort au sein de la Triple Entente. Elles combattent en ce moment, côte à côte, dans les tranchées du front et dans les Flandres où l'armée allemande tente toujours de leur couper l'accès à la mer et le ravitaillement par l'intermédiaire des ports anglais. Comment aider la France sans cautionner du même coup l'Angleterre? Sans approuver la mainmise que cette dernière tente d'exercer sur ses colonies en matière de contribution militaire? Asselin est sans doute intérieurement taraudé par de telles questions. Sans doute tente-t-il aussi de trancher, pour lui-même, ce nœud gordien dans lequel se nouent et s'embrouillent de plus en plus les impératifs de sa cons-

science tourmentée. À la maison, ses «jongleries» solitaires l'ont repris de plus belle. À table, ou même en visite chez des amis, ses proches le sentent mentalement absent, impérieusement requis «ailleurs».

Ces impératifs prennent une nouvelle forme cet automne-là. Asselin, certes, continue de ferrailer avec l'abbé D'Amours et de rédiger ses communiqués de presse pour l'Aide à la France. Mais de telles causes ne lui suffisent plus. Il voit déjà au-delà. Secrètement, il a commencé à écrire à son ami Louis-Philippe Roy, toujours en poste à Paris à titre de commissaire du Canada. Il lui demande maintenant avec insistance s'il est actuellement possible, pour un citoyen britannique du Canada, de s'enrôler au service de la France, «sans passer par l'Angleterre?». La réponse de Roy le décevra: un protocole a été récemment signé entre les Alliés, en vertu duquel les trois puissances s'interdisent mutuel-

lement le maraudage dans les rangs de leurs ressortissants coloniaux respectifs. Chaque empire recrute à l'intérieur de son aire d'influence et il n'y a pas d'exception à la règle. Voilà Asselin retourné à sa case de départ.

Resterait, bien sûr, la Légion étrangère à laquelle il a déjà songé, plus jeune, à deux reprises. Mais l'entraînement et la discipline de fer de la Légion ne conviennent vraisemblablement plus à

un homme de quarante ans, éprouvé par une opération majeure et handicapé par une santé fragile. Il y serait aussitôt refusé. «Quant à obtenir des services dans l'administration, il ne faut pas y penser. Il y a dix demandes pour une place à nommer...», lui a répondu Louis-Philippe Roy.

Les choses en sont là. Pour témoigner personnellement à la France en guerre de l'attachement indéfectible des Canadiens français, sans du même coup trahir la position militaire des siens, Asselin devra trouver autre chose. »



Olivar, militaire.

Extrait du livre *Olivar Asselin et son temps*, de Hélène Pelletier-Baillargeon publié aux Éditions Fides, 816 pages, 34,95\$



Presbytère de Chien-Blanc, juillet 1906.

par Hélène Pelletier-Baillargeon

LIVRES ET MÉDIAS

Télévision. L'équipe de *Sous la couverture* (samedi, 16h, SRC) examinera les ouvrages suivants: *La Fin du travail* de Jeremy Riskin, *Beach Music* de Pat Conroy, *L'Amérique m'inquiète* de Jean-Paul Dubois et *Le Chasseur zéro* de Pascal Roze.

Danièle Bombardier à *Plaisir de lire* (dimanche, 19h, TQc) recevra l'écrivain Louis Hamelin qui vient de publier son cinquième roman, *Le Soleil des gouffres*; Anne Dorval sera la lectrice de la semaine.

Radio. *Le Temps perdu* (dimanche, 15h, SRC FM) sera consacré à André Malraux, 20 ans après sa mort. L'animateur-réalisateur Stéphane Lépine se demande ce qui nous retient encore à son œuvre. Claude Lavoie rencontre le fils adoptif de Malraux, Alain Malraux.

Robert Chartrand, l'animateur des *P'tits Bonheurs d'occasion*, reçoit Hugues Corriveau, qui vient de publier un recueil de nouvelles intitulé *Attention, tu dors debout!* et Jérôme Elie, qui parlera de *La Mortie du pont de Varole*. L'émission est diffusée aujourd'hui à midi trente sur les ondes de CIBL (101,5 FM) depuis la Librairie Garneau de la rue Fleury.

AVEZ-VOUS LU?
Anna brailé ène shot
DE
GEORGES DOR

L'ÉCHANGE
DISQUES COMPACTS, LIVRES, CASSETTES, DISQUES, BD
OUVERT 7 JOURS 10h à 22h
3694 St-Denis, Montréal CHOIX ET QUALITÉ 713 Mont-Royal Est, Mtl
Métro Sherbrooke 849-1913 Métro Mont-Royal 523-6389

Librairie **BERTRAND**
Depuis 1956
Encore et toujours obtenez
20%
en coupons dividendes*
Librairie française 849-4533
Librairie anglaise 845-3300
Centre Eaton de Montréal
McGill
*Sur marchandise au prix régulier

LIVRES

BIOGRAPHIE

Marie-Aude Murail

Le parti d'en rire

Auteur d'une vingtaine de livres pour la jeunesse, elle mise sur l'humour et le policier pour répandre le goût de la lecture

CAROLE TREMBLAY

Aude Murail est rapidement passée aux adolescents, avec lesquels elle se sent plus à l'aise. Le catalogue de la maison française L'École des Loisirs doit deux de ses meilleures séries pour adolescents à cette auteure volatile et productive. Emilien, héros de huit volumes à ce jour, a dix-sept ans et vivait seul avec sa mère jusqu'à l'arrivée toute récente de sa petite sœur (née dans l'avant-dernier volume). Les aventures d'Emilien ressemblent à un croisement génétique entre *Le Dernier des raiains*, de Raymond Planté et la famille Malaussène, de Pennac. De l'humour, de l'émotion et un reflet très actuel de la réalité des jeunes.

La seconde série, d'inspiration policière, met en scène un professeur d'histoire étrusque dans la quarantaine, Nils Hazard. Le choix du personnage principal, «prototypé du vieux con, pétri de culture, qui méprise vaguement ses étudiants» étonne. D'autant plus que le héros est aussi le narrateur, comme c'est le cas de la plupart des romans de Marie-Aude Murail, qui considère que l'écriture à la première personne permet une meilleure identification du lecteur au personnage. Le jeune lecteur pénètre donc dans le récit par l'entremise du regard de ce «je» d'une autre génération, ayant des références culturelles et un langage complètement différents du sien. À travers ce qui semble une inversion des règles de l'art, Marie-Aude Murail veut «montrer qu'il y a un dialogue possible entre l'adulte et l'ado».

Les romans-miroirs

À travers l'une et l'autre de ces séries, Marie-Aude Murail entend donner aux jeunes une certaine distance par rapport à ce qu'ils vivent. «*J'appelle ça des romans-miroirs, parce que le lecteur s'y retrouve. Le miroir réfléchit et fait réfléchir.*» Elle n'hésite d'ailleurs pas à se qualifier d'auteure engagée. Engagée, au sens où son écriture est portée par le désir de faire un travail utile.

Cette volonté «pédagogique» n'alourdit en rien son style alerte et vivifiant. À l'instar de Roald Dahl, elle ne comprend pas qu'on écrive des romans sans humour. «*On peut dire plein de choses avec l'humour. On peut même faire la morale. C'est épatant.*»

Si Marie-Aude Murail connaît bien ses lecteurs, c'est qu'elle ne se contente pas qu'écrire dans sa tour d'ivoire. Elle va au-devant de son public, dans les écoles, les bibliothèques, et ce à travers le monde. Elle rentre de Milan. Juste avant elle était à Moscou et à Saint-Petersbourg. Elle profite de son séjour à Montréal pour rencontrer les lecteurs d'ici. Le contact avec ce public lui a fait prendre conscience de la responsabilité de l'écrivain. «*Si je ne les avais jamais vus, j'aurais peut-être continué dans ma bulle en me frottant complètement des répercussions. Mais là, quand je les ai en face de moi, je me dis que je ne peux pas bazararder n'importe quoi. J'ai une responsabilité, comme j'en ai une de mère de famille, parce que ces gamins, ce sont les miens.*»



Marie-Aude Murail

Avec sa tête ronde et sympathique, son costume-cravate, ses cheveux coupés à la garçonne et son air d'éternelle adolescente, Marie-Aude Murail pourrait facilement passer pour la sœur de Tintin. Invitée d'honneur du Salon du livre, cette auteure pour la jeunesse est à l'image de ses romans: vive, directe et surtout, pleine d'humour.

Bien que née dans une famille d'écrivains, Marie-Aude Murail n'est pas venue directement à l'écriture. Elle fait d'abord de longues et sérieuses études à la Sorbonne d'où elle sort avec un doctorat ès lettres en poche. Heureusement, plutôt que de s'enliser dans la poussière du monde universitaire, Marie-Aude Murail change brusquement de cap et se lance dans l'écriture. Elle débute en rédigeant des histoires à l'eau de rose dans la presse féminine. «*Aux gens de la Sorbonne, j'ai dit: maintenant j'écris dans Intimité-Nous Deux et je pense que j'apprends beaucoup plus. Ça n'a pas beaucoup plu.*» Ce qu'elle y apprend essentiellement, et qui est fondamental en littérature jeunesse, c'est le décentrement. «*On n'écrit pas pour se faire plaisir, mais pour faire plaisir à d'autres.*»

Travailler sur patron

Sur les conseils d'une amie, elle commence à écrire pour les enfants. Comme elle l'avait fait avec la presse sentimentale, elle va voir ce qui se fait en littérature jeunesse. «*J'ai une grand-mère couturière, lance-t-elle, un sourire en coin, je suis habituée à travailler sur patron.*»

En 1986, elle fait paraître ses premiers textes dans la presse enfantine, dans *Astrapi, J'aime lire et Je bouquine*. La plupart de ces textes ont été réédités sous forme de livre par la suite, chez Bayard et au Seuil. Dix ans plus tard, Marie-Aude Murail compte une vingtaine d'ouvrages publiés et n'a pas le moindre désir de s'arrêter. Au contraire. Elle se sent de jour en jour plus impliquée dans son travail. Son lecteur de prédilection, c'est le mauvais lecteur, celui qui éprouve des difficultés de lecture, ou qui se désintéresse des livres. C'est vers lui qu'elle concentre tous ses efforts. Chaque lecteur gagné est une victoire pour elle.

Si elle a commencé en écrivant pour les petits du primaire, Marie-

L'acteur canonisé

JAMES DEAN
Donald Spoto
Traduit de l'américain
par Jean-Charles Provost
Presses de la Cité, Paris, 1996
300 pages

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Rarement un jeune acteur se serait-il engouffré si vite dans la porte du mythe. Plus encore que sa vie, c'est la mort de James Dean qui lui conféra le statut d'immortel. Une mort à 24 ans, à bord d'une Porsche vrombissante entrée avec lui dans la légende. Seulement trois longs métrages à sa feuille de route, un talent qui explosait de l'intérieur, un caractère difficile, quasi indéfini, une inquiétude et un sentiment de rejet qui lui collait à la peau, une morgue de rebelle, et ce trépas à toute vitesse... Il n'en fallait pas plus pour que la jeunesse, d'une génération à l'autre, projette sur lui ses angoisses et sa révolte en le redéfinissant à sa guise. «*À l'ère où la vérité est celle que montrent les images, James Dean est la parfaite icône de son temps.*» écrit Donald Spoto en conclusion à la biographie qu'il lui consacre.

Donald Spoto a l'habitude de fréquenter les stars, mortes ou vivantes. On lui doit les biographies d'Hitchcock, de Tennessee Williams, de Marilyn,

d'Elizabeth Taylor. Avec celle de James Dean, il prend le culte à bras le corps, en abordant, quarante ans après la mort du rebelle, ce pèlerinage réunissant ses fans éplorés en 1995, croulant sous une pluie de produits dérivés, t-shirts, cravates, albums, photos, peignes, stylos, cassettes à la mémoire du disparu. Ils sont des centaines de milliers à travers le monde à vouer une adoration au symbole de jeunesse éternelle que constitue James Dean.

La source du mythe

Et Donald Spoto de remonter à la source du mythe en un livre fouillé qui déboulonne la statue.

La source, c'est cette union malheureuse le 26 juillet 1930 entre Winton Dean, fermier borné et taciturne, et Mildred Wilson, curieuse intellectuellement, éprise de culture, enceinte d'un fils unique qui portera le nom de James. Il vivra en osmose avec la maman dans son Indiana perdu, s'amusant à incarner des personnages imaginaires pen-

dant que papa s'enferme en lui-même et prend fiston en grippe. Mais la maman meurt d'un cancer quand James Dean a neuf ans. Il ne s'en remettra jamais. Elevé dans la ferme par sa tante et son oncle, d'un caractère solitaire, sans amis, replié sur lui, tôt attiré par le vacarme, la vitesse, les motos, les autos de course, cherchant sans arrêt à se rendre intéressant tout en crai-

gnant d'être rejeté, d'une humeur changeante, son caractère définira l'image de marque destinée à transpercer l'écran: «*Ce mélange de tendresse et de désarroi qui ne manquera jamais d'émouvoir le public.*»

Dès ses années de collège, James Dean commence à faire du théâtre. En 1949, il part pour la Californie, étudie l'art dramatique. Tout déboulera vite pour lui, ateliers de théâtre, pub pour Pepsi-Cola sur son premier plateau de tournage, mais c'est Rogers Brackett, directeur financier d'une grande agence de pub (avec qui au reste Dean entretient des relations sexuelles), qui lui mettra le pied à l'étrier, lui présentant les personnes qu'il faut connaître, lui offrant des rôles à la radio, des figurations. De son idolâtrie pour Marlon Brando qu'il avait admiré dans *Un tramway nommé désir* naît son désir fou de devenir une vedette de cinéma.

Un jeune homme perturbé

Toute la biographie pose un regard sur un jeune homme vraiment perturbé, impossible à vivre, partagé entre deux orientations sexuelles, infantile, provocateur, arrogant, grossier, vulnérable, asocial, imbuvable, désarçonnant ses partenaires, leur coupant leurs répliques, incapable de conjuguer avec une gloire gagnée trop tôt alors que sa personnalité était encore nébuleuse.

Quand Elia Kazan lui offre le rôle de Caleb dans *A l'est d'Eden* d'après Steinbeck, il sent la tension et toute l'ambivalence de l'acteur, l'exploite dans son rapport avec Raymond Mas-

sey, l'interprète d'Adam son père, alimentant leur antipathie respective. «*J'avais l'impression d'avoir affaire à un infirme mental.*», dira Kazan. C'est cette infirmité, ce manque constant du père, qui sera tuillée et récupérée dans son personnage de Cal, le fils rejeté, qui demeurera sa plus grande performance à l'écran. Dean devient pour plusieurs critiques le second Brando. Il alimentera encore davantage son image de rebelle écorché dans *La Fureur de vivre* réalisé par Nicholas Ray, film devenu culte tant il s'avère collé aux affres et aux tiraillements de l'adolescence. «*Je considère que l'art dramatique est le moyen le plus logique d'extérioriser ses névroses.*», confiera-t-il à un journaliste du *New York Times*.

Pour sa prestation dans *Géant* de Georges Stevens, où il tient un rôle somme toute mineur aux côtés de Rock Hudson et d'Elizabeth Taylor, il leur volera pourtant de façon posthume la vedette et les critiques n'en auront que pour un James Dean désormais canonisé.

Les lettres qui nous restent de Dean à ses flammes témoignent de son égoïsme et de son angoisse d'éternel adolescent. Comme en témoignait aussi sa furie automobile, son amour du risque, avec une réponse classique aux passagers terrifiés: «*Je dois me déplacer à toute vitesse. Je ne dispose pas de beaucoup de temps.*», qui alimentera le mythe du prédestiné à une mort jeune. Vint l'accident. La légende a fait le reste, créant un nouveau Jimmy dont il ne pourrait plus jamais ternir l'image.



ENVIRONNEMENT

Une présence québécoise

LOUIS-GILLES
FRANÇOIS
LE DEVOIR

L'intérêt de la population pour l'environnement se reflète par la vitalité de l'édition et des auteurs, qui multiplient les regards sur leur milieu et ses problèmes. À preuve, sept des neuf ouvrages les plus récents qui nous sont parvenus sur des sujets liés à la nature et à l'environnement sont le fait d'auteurs québécois. Une invitation à découvrir et approfondir notre milieu.

LA RECHERCHE SOCIALE
EN ENVIRONNEMENT

Robert Tessier
et Jean-Guy Vaillancourt
Presses de l'Université de Montréal
Montréal, 1996, 174 pages

L'environnement, dit-on, est une science intégratrice parce qu'elle se définit comme une approche globale. On pourrait tout aussi bien dire aussi qu'elle est, pour la même raison, perturbatrice, pour ne pas dire



plus. L'actuelle prise de conscience en environnement remet en question les paradigmes de plusieurs disciplines et forcent tout autant les sciences sociales, elles aussi intégratrices, à prospecter de nouveaux territoires. Sous la direction des deux auteurs, huit spécialistes de domaines aussi différents que l'urbanisme, l'éducation, la philosophie, etc., montrent comment ces secteurs peuvent aider à résoudre la crise environnementale et à quel prix. Sous des allures parfois arides, des analyses fouillées.

GÉRER LE RISQUE,
VAINCRE LA PEUR

André Beauchamp
Bellarmine
Montréal, 1996, 187 pages

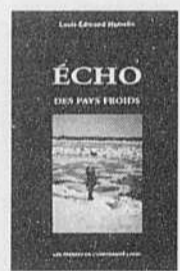
Poursuivant une analyse qu'il a amorcée avec son dernier livre sur la gestion des risques occasionnés par l'exposition courante aux champs électromagnétiques, André Beauchamp élargit son approche à la gestion des risques dans d'autres domaines, du sida à la gestion des déchets, pour finalement distinguer entre la gestion scientifique et celle, moins évidente, de la peur comme phénomène social et culturel. Beauchamp suggère que cette gestion passe principalement par la connais-

sance et le principe éthique de précaution, qui s'énonce plus facilement qu'il ne se met en pratique. «*Si notre société devait succomber à la peur, écrit-il en conclusion, elle risquerait de le faire par l'instauration d'une nouvelle culture de la peur. La route est bien courte qui mène de la peur à la terreur.*»

ÉCHO DES PAYS FROIDS

Louis-Edmond Hamelin
Presses de l'Université Laval
Sainte-Foy, 1996, 481 pages

Dire que Louis-Edmond Hamelin est un des piliers de l'étude, des débats et des projets qui touchent à la nordicité est un cliché dans les milieux scientifiques. Cette quasi-auto-biographie devient sous sa plume celle du Nord québécois et canadien: elle fait aussi découvrir derrière le chercheur un personnage bourré d'idées et d'audace mais surtout animé par une vision du Nord et de son exploitation durable. Ce livre contribue à sa façon à l'histoire récente du Québec par les anecdotes et les réflexions de l'auteur sur tout ce qui le passionne, de l'amour de la langue à la géopolitique en passant par l'économie et l'histoire. Plus qu'un livre, un personnage!

LES VERS: DES CROYANCES
POPULAIRES

AU LOMBRICOMPOSAGE
Maurice Dumas
Éditions Berger
Montréal, 1996, 205 pages

Qui eût cru que ces petites bêtes plutôt timides et fort sensibles se feraient un jour consacrer un livre entier! Ils mangent de tout, préparent et enrichissent la terre qui nourrit les humains. On dit même que leur valeur protéinique, qui leur vaut déjà de figurer au menu des cochons et des poulets, les destine éventuellement à l'alimentation des humains! Si c'est vrai pour l'avoine, pourquoi pas pour les vers? Ce qu'on sait moins, c'est que les vers de terre sont une des nombreuses espèces non autochtones introduites au Québec et dans le nord de l'Amérique par les Européens pour enrichir le sol, une mission à laquelle ils se sont consacrés inlassablement depuis. Pour tout dire en quelques mots: un livre surprenant, fascinant par son érudition et son côté utilitaire. Écrit au coin de l'humour, ce qui ne gâche rien.

MAMMIFÈRES DU QUÉBEC
ET DE L'EST DU CANADA

Jacques Prescott et Pierre Richard
Éditions Michel Quintin
Waterloo, 1996, 399 pages

Ce n'est pas le premier livre sur les mammifères terrestres et marins. Et sûrement pas le dernier. Mais celui-ci est magnifique par la facture et pratique par le format de poche. Il est aussi admirablement illustré et plusieurs des photographies utilisées sont tout simplement spectaculaires. D'autres sont des perles rares, comme celle du carcajou. Pour chaque espèce, on présente notamment la distribution géographique et les caractéristiques morphologiques en plus de décrire sommairement l'habitat, les habitudes de reproduction, le régime alimentaire et le caractère.



BRUCE ROBERTS illustre

Les Sélections du Sommelier
François Chartier
150 VINS décrits et commentés

Les meilleurs rapports
QUALITÉ-PRIX
Les meilleures suggestions
pour l'HARMONIE
des vins et des mets

150 VINS décrits et commentés avec une note d'harmonie vins et mets
En vente partout!
19,95 \$

Libre Expression

BEST-SELLERS

CETTE SEMAINE CHEZ
LIBRAIRIE
GUÉRIN

ROMANS QUÉBÉCOIS

1. INSTRUMENTS DES TÉNÉBRES, Nancy Huston — éd. Actes-Sud / Leméac
2. ANNABELLE, Marie Laberge — éd. Boréal
3. C'EST POUR MIEUX T'AIMER MON ENFANT, Chrystine Brouillette — éd. La courte échelle
4. LA VIE ENTIÈRE, Pierre Morency — éd. Boréal

ESSAIS QUÉBÉCOIS

1. LA COLÈRE, ÉCRITS POLÉMIQUES TOME 3, Pierre Bourgault — éd. Lanctôt
2. LA QUÊTE DU SENS, Thierry C. Pauchant — éd. Québec / Amérique
3. 15 FÉVRIER 1839 (SCÉNARIO), Pierre Falardeau — éd. Stanké

ROMANS ÉTRANGERS

1. MALVEILLANCE, Danielle Steel — éd. Presse de la Cité, Lauréat
2. JOYEUX NOËL, MERRY CHRISTMAS, Mary Higgins Clark, éd. Albin Michel
3. DES CHRÉTIENS ET DES MAURES, Daniel Pennac — éd. Gallimard
4. LA PLUS-QUE-VIVE, Christian Bobin — éd. Gallimard

ESSAIS ÉTRANGERS

1. LA FIN DU TRAVAIL, Jeremy Rifkin — éd. Boréal
2. LE SUICIDE, Marie Bardet — éd. Milan (les essentiels)
3. ENTRE LE BOOM ET L'ÉCHO, David K. Foot — éd. Boréal

LIVRE JEUNESSE

1. ASTÉRIX/LA GALÈRE D'OBÉLIX, R. Goscinny, A. Uderzo — éd. Albert René

LIVRES PRATIQUES

1. CARNET DE ROUTE 1997, Daniel Héraud — éd. Carnet de Route
2. GUIDE DE L'AUTO 97, Jacques Duval et Denis Duquette — éd. de l'Homme

LE COUP DE COEUR

1. CONTRE COEUR, Anna Quindlen — éd. Denoël

Station de métro Longueuil, Longueuil (Québec) J4K 2T4
Téléphone: (514) 677-6525 Télécopieur: (514) 677-4868

NÉANDERTAL
l'heure a sonné!

John Darnnton

Sur la piste d'une tribu de Néandertaliens...
Entremêlant paléontologie et espionnage à la manière des Aventuriers de l'Arche perdue, Matt Mattison, chevalier des temps modernes, tour à tour scientifique et aventurier, lève le voile sur le chaînon manquant.

24,95 \$

état de choc
Flammarion Itée

LIVRES

TRUFO MISTO

Pennac et pinard

Deux Pennac et un abécédaire des vins dans la même semaine, c'est pas pour dire, mais c'est le pactole. A la vue de ces ouvrages parus simultanément, on s'est même dit: «Le Queneau, le Grand Sâtrape du Collège de la Pataphysique, il va être heureux pas à peu près.»

Parce que la poésie de Monsieur Malaussène agrémentée d'une dissertation sur le vin de messe, ça produit quoi? Du contentement tout simple. Ça ravit. Faire l'addition des deux revient à décrocher la timbale.

Bon. Pennac a donc fait un coup double. D'un côté il a fait *Monsieur Malaussène au théâtre*, de l'autre il a fait *Des chrétiens et des Maures*. Dans quel ordre les a-t-il composés? On n'en sait rien. Et on veut pas le savoir. Parce que l'ordre... Pfff! Toujours est-il que ces deux petits livres, petits en volume, ont été publiés par la NRF de Gallimard. L'un, *Des chrétiens et des Maures*, est davantage un roman que de la poésie. L'autre, *Monsieur Malaussène au théâtre*, est plus poétique. Les fadas de l'intertextualité le qualifieraient probablement de poésie en prose. Remarquez que sur ce terrain, celui de l'intertextualité et de la sémiologie, on est ce qu'il y a de plus nul.

Le conditionnel présent

Des chrétiens et des Maures, ça commence par Le Petit qui rentre dans la chambre parentale en clamant: «Je veux mon papa.» Le train-train quotidien se poursuit jusqu'à ce que toute la bande Malaussène se retrouve à table. C'est alors que Clara chuchota dans l'oreille du Petit: «Mais c'est Benjamin notre papa. C'est Benjamin, et c'est Amar, aussi. Allez, mange la soupe, Le Petit.» Et ce dernier de rétorquer: «Je préférerais mon papa, répondit Le Petit sans toucher à son potage.»

Benjamin Malaussène en est tout retourné. Écoutons-le: «Ce conditionnel présent hanta ma nuit... J'ignorais que le mode d'un verbe pût vous glacer le sang. Ce fut bel et bien le cas. Pour une raison que je ne parvenais pas à m'expliquer, ce conditionnel présent emprisonna ma nuit dans un sarcophage de terreur.» Que va faire le Benjamin? Il va chercher un papa. Un papa qui ferait l'affaire. Un papa potable.

Faut signaler à votre attention que Malaussène travaille désormais pour les Éditions du Talion lorsque... «J'étais en train de suggérer quelques corrections à un auteur dont le manuscrit n'avait pas entièrement convaincu la Reine Zabo, ma sainte patronne (... Trois fois rien, Malaussène, demandez-lui seulement de refaire son début, de dégraisser le corps du récit, d'envisager une autre fin, de féminiser les personnages féminins et de changer de ton surtout, trop d'à-plats dans son texte, c'est une écriture qu'il nous faut, une écriture! Je veux entendre sa voix») lorsque l'auteur en question me répondit le plus courtoisement du monde: «Je préférerais n'en rien faire.» Et vlan! Un autre conditionnel présent. Deux fois en moins de 48 heures, il y a de quoi saisir le bipède, surtout lorsqu'il s'agit de Ma-

laussène, être plein d'urbanité. D'autant que, histoire de se remonter le moral, notre homme amorce la lecture de *Bartleby*, roman de? Herman Melville, le capitaine Achab des lettres américaines. Il lit et dès le début il tombe sur ceci: «J'aimerais mieux pas.»

La, dire que Malaussène est saisi n'est plus agréable. Car en vérité, notre Malaussène a les sangs tout retournés. Il les aura davantage lorsqu'il et sa tribu vont tomber sur un corps abandonné. Le corps d'un étranger plongé dans le coma. D'un étranger qui crie toujours après avoir mangé: «Cristianos y Moros.»

Ça fait que Malaussène doit trouver un papa au Petit, composer avec une avalanche de conditionnels présents, et identifier le monsieur qui parle... *Des chrétiens et des Maures*, c'est de l'hilarité garantie. L'autre Pennac, *Monsieur Malaussène au théâtre*, est tout aussi hilarant. Mais en plus poétique. Réalistiquement causant, ce Pennac, c'est du Queneau. Le Queneau de *Les Ziaux* davantage que le Queneau de *Zazie dans le métro*.

Qu'on y songe. Page 61: «Mais, / il faut faire confiance au destin pour s'inviter sans y être convié... / Ça c'est passé un matin que j'étais sous la douche et que ta mère déjoutait sa courrière. / J'ai coupé l'eau. Quand je suis retourné dans la chambre, il y régnait un brouillard de Tamise...» C'est tout comme ça: de la poésie sur 94 pages. C'est dit.

Pour le contenu

L'Abécédaire des vins, bières, cidres et spiritueux de Jean Aubry et Véronique Dhuit a plein de qualités et un défaut. Pour en finir avec lui, le défaut, on dira que la couverture du livre est moche. Peu invitante. On signale cela d'entrée afin que vous ne nourrissiez pas d'hésitations à son égard.

Car, bien évidemment, c'est le contenu, surtout lorsqu'il s'agit de bouteille, qui compte. C'est bien fait. C'est plein de petits trucs. Plein de ces informations qui éviteront aux hédonistes de pester. Ce qu'il y a de bien avec Aubry, c'est son sens, son grand sens du rapport qualité/prix. Parce qu'entre nous, se payer du Romanée Conti, ça revient à attendre la semaine des quatre jeudis.

C'est bon. C'est bien. C'est pratique.

DES CHRÉTIENS ET DES MAURES

M. MALAUSSÈNE AU THÉÂTRE

Daniel Pennac

NRF-Gallimard, Paris, 1996, 95 et 94 pages

L'ABÉCÉDAIRE DES VINS,

BIÈRES, CIDRES ET SPIRITUEUX

Jean Aubry et Véronique Dhuit

Les Éditions Logiques, Montréal, 1996, 296 pages

LES PETITS BONHEURS

La blessure de vivre

LA PRISONNIÈRE

Jean Rhys
Christine Jordis, Stock
Paris, 1996, 264 pages

Quand ils ont à traiter d'angoisse, les mauvais écrivains n'ont que ce mot à la bouche. Ils nomment par défaut de pouvoir évoquer. Ils choisissent de préférence des maux extrêmes que les médias exploitent déjà plus qu'il n'est raisonnable.

Jean Rhys n'est pas des leurs. Née en 1890. Elle Gwendoline Rees Williams quitte sa Dominique natale pour un voyage en Angleterre. Elle ne rentrera pas dans son île des Antilles. Elle a 17 ans, elle est jolie, elle deviendra donc *chorus girl* dans une revue musicale de second ordre. Elle connaîtra les hôtels miteux et surtout elle aura froid. Elle déteste l'Angleterre qui lui paraît un lieu hostile, sale, dépourvu de toute chaleur. Lui manque le soleil de la Caraïbe, les immeubles lui semblent laids, ternes et les gens hostiles.

Le reste de la biographie n'a rien de banal. Elle se mariera trois fois, deux de ses maris seront incarcérés pour raisons de malversations. Par manque d'argent, elle se met à écrire. La plupart de ses romans sont écrits entre 1929 et 1939 et rencontrent peu de succès. On la croit morte, lorsqu'en 1966 elle publie *La Prisonnière des Sargasses*. On reconnaît alors son importance, elle est reçue à la Royal Society of Literature.

Comme le meilleur Tchekhov

J'ai eu la chance de faire connaissance avec l'œuvre de Jean Rhys depuis 1969, date de la parution en français de *Bonjour, minuit*. Je découvrais une voix qui rappelait le meilleur Tchekhov avec comme caractéristique ce cri étouffé que ne peuvent laisser entendre que ceux dont le désespoir ne sera jamais assouvi. Vers 1975, en voyage de travail à Londres, j'avais interviewé V. S. Pritchett, romancier et personnalité littéraire. A la fin de l'entretien, je m'étais enquis de la possibilité de rencontrer Jean Rhys. Je savais qu'elle était octogénaire, qu'elle vivait retirée. Pritchett m'assura qu'il était inutile de tenter l'expérience. David Plante a connu notre auteur dans les dernières années de sa vie. On trouve dans *Jean Rhys, qui êtes-vous?* de Christine Jordis (Éditions de la Manufacture) ce qu'il raconte de l'enfer qu'ont été ses dernières années. N'ayant plus pour refuge que l'alcool, persuadée qu'elle n'avait dans sa vie atteint le bonheur que dans les livres.

Les personnages féminins de Jean Rhys sont à des degrés divers des sœurs de l'auteur. Elles sont des victimes passives, convaincues de l'inutilité de la révolte. Elles sont aux prises avec la solitude. Qu'elles vivent ou non isolées, elles sont persuadées de leur exclusion existentielle. Pas besoin d'être dans une chambre infestée de blattes pour aboutir à ce constat.

Un sentiment de vide et de solitude

La rue est tout aussi menaçante. «Une rue comme un tunnel entre deux rangées de façades.» Car les gens ont des yeux cruels. «On parvient parfois à se dire: j'ai eu peur aujourd'hui, je le reconnais. J'ai eu peur des visages lisses et brillants, des visages de rats, de la façon dont ils riaient au cinéma. J'ai peur des ascenseurs, du regard des poupées. Mais cette peur-là [la peur de vivre], les mots manquent pour l'expliquer. On ne les a pas encore inventés.»

Les romans de Jean Rhys se déroulent souvent dans le Paris des années 20. Les personnages, comme la romancière qui les crée, connaissent régulièrement l'humiliation. Ils sont du côté des faibles. Comme le rappelle Christine Jordis, «les camps sont définis: dans l'un, les faibles, faits pour être dévorés, dans l'autre, les forts, qui les dévorent. Chacun sa destinée». Rhys a connu l'inconfort d'être une femme entretenue petite-maitresse. L'un des hommes qui l'ont ainsi pourvue était l'écrivain anglais Ford Madox Ford qui préféra la première édition de *Rive Gauche*. Les femmes de ses romans, à qui ce sort échoit, se résignent aisément. Leurs élans de révolte font long feu.

Jean Rhys, il faut le dire, n'était pas aussi facilement résignée. Elle a toujours été difficile à vivre, volontiers querelleuse. On n'en finit pas de retracer des moments de sa vie où, poussée par l'exaspération, elle a éclaté. On l'a parfois menacée d'internement. L'alcool, dont elle a abusé jusqu'à la fin, la menait à des gestes ou-

trés. Le plus singulier étant probablement ce jour où, dégoûtée par ses succès, elle balança sa machine à écrire par la fenêtre.

L'intérêt de l'essai de Christine Jordis provient de ce qu'elle n'insiste pas indûment sur les misères d'une vie. Elle ne les relate que dans la mesure où elles éclairent l'œuvre. Elle voit dans l'œuvre de la romancière une longue confession tout entière rassemblée autour d'un sentiment de vide et de solitude. Elle fait de fréquents rappels de l'œuvre de Samuel Beckett et montre à quel point les deux œuvres peuvent être parfois rapprochées.

Je recommande fortement ce livre qui peut servir d'introduction remarquable aux livres d'un auteur qui dans sa correspondance se décrit comme «une personne pleine d'espoir» mais dont les écrits traduisent superbement l'étonnement et la blessure que l'on peut ressentir de vivre. «Jamais je ne ferai partie de quoi que ce soit. Jamais je n'appartiendrai à quoi que ce soit, je le sais et toute ma vie se passe ainsi, à essayer d'appartenir, à essayer en vain. Il y a toujours quelque chose qui tourne mal. Je suis une étrangère. Je le serai toute ma vie.»

Bon nombre des romans de Jean Rhys sont disponibles en poche dans Folio. Il faut lire cet écrivain rare à qui David Plante disait: «Vous avez eu un petit nombre d'expériences très intenses, chacune séparée par un grand vide blanc et par le silence.» L'écriture de Jean Rhys a ces mêmes caractéristiques, pleine d'ellipses, de silences et de désespérances murmurées. La vie est trop tragique pour qu'on la vitupère à hauts cris. Peut-être.



Gilles Archambault



CHRISTINE JORDIS
JEAN RHYNS
La prisonnière
STOCK

L'état du Québec

QUÉBEC 1997

Collectif, sous la direction de Roch Côté
Éditions Fides-Le Devoir
Montréal, 1996, 458 pages

JOCELYN COULON
LE DEVOIR

Pour une deuxième année consécutive l'annuaire Fides-Le Devoir présente son état du Québec, un ouvrage de référence unique qui s'adresse tant aux chercheurs qu'aux étudiants et à la population en général. Le livre brosse un tableau de la vie québécoise sous toutes ses facettes et présente un panorama complet, raconté, illustré et chiffré. Vingt-trois journalistes et collaborateurs du journal et quatre journalistes et universitaires ont contribué à la rédaction des 35 articles qui offrent une rétrospective des événements politiques et une analyse des grandes tendances sociales, démographiques et économiques.

Cette édition 1997 présente un double intérêt. Premièrement, par rapport à celle de 1996, le contenu a été élargi dans le but de mieux cerner l'ensemble de la vie politique, sociale,

culturelle et économique de l'année écoulée. Des papiers traitent du monde du spectacle, de la musique et de l'édition. Une place a été faite à l'activité sportive. A cela se greffe une étude particulière sur la pauvreté. Deuxièmement, de nombreux articles sont marqués du sceau des résultats du référendum qui ont ébranlé les Québécois comme les Canadiens.

On ne peut faire l'économie de cet événement pour la simple et bonne raison que «la question nationale est au cœur de la vie québécoise» et rythme la vie de la population et de ses dirigeants, peut-on lire dans le texte intitulé *Perspective de l'année* et qui sert d'introduction au livre. Les élites politiques, tant fédéralistes qu'indépendantistes, sont «en panne». Le Québec est entré dans une espèce de torpeur qu'il faut absolument «secouer» si nous ne voulons pas stagner, sinon régresser, conclut l'auteur.

En attendant un hypothétique déblocage, les collaborateurs de cet ouvrage nous invitent à parcourir la province et à découvrir des visages inconnus de notre réalité quotidienne. Mentionnons les articles sur la pauvreté et la criminalité, deux thèmes dont les citoyens se préoccupent davantage que

des affaires constitutionnelles. Dans le premier texte, l'auteur a réalisé une analyse poussée de l'état de la pauvreté ici. Il note «qu'il y a presque autant de pauvres en Ontario qu'au Québec», ce qui démolit un petit mythe qui avait pour effet de nous rapetisser par rapport à notre voisin. Cela dit, la pauvreté est bien présente et si l'État poursuit la remise en cause de ses programmes fiscaux, la pauvreté ne pourra qu'augmenter.

Dans le deuxième papier, l'auteur nous offre une autre vision de l'évolution de la criminalité. Les conclusions et les chiffres sont étonnants et viennent contredire les propos de certains excités pour qui nos sociétés sont dévastées par le crime. Ainsi, depuis dix ans, le taux d'homicide est à la baisse et rejoint celui que le Québec connaissait à la fin des années 60. Plafonnent également les voies de fait et le vandalisme. Malgré tout, note l'auteur, le sentiment d'insécurité et la peur du crime augmentent.

On lira aussi dans cet annuaire des textes sur l'éducation, Hydro-Québec, les relations de travail, les débats idéologiques, le théâtre et la télévision, sans oublier les 75 pages consacrées à Montréal et aux régions. Un conseil pour l'an prochain: un index serait très apprécié.

ANDRÉ PATRY REGARDS SUR ANDRÉ MALRAUX



Malraux par le Québécois qui l'a le mieux connu.

80 pages
13,95 \$



DIFFUSION
PROLOGUE

NOUVEAUTÉS ÉDITIONS TROIS

Louise Fournier
Les départs souverains
poésie
14,95 \$

Maryse Choinière
Histoires de regards à lire les yeux fermés
nouvelles et photographies
19,95 \$

France Mongeau
La danse de Julia
poésie
14,95 \$

Isabelle Miron
Passée sous silence
poésie
14,95 \$

Linda Bonin
Mezza-Voce
poésie
14,95 \$

BOUQUINS vous offre un cadeau



À l'achat
de deux BOUQUINS

Obtenez
un BOUQUIN gratuit*

* À choisir parmi les livres cadeaux proposés par votre LIBRAIRE
Valable jusqu'à épuisement des stocks.

Robert Laffont



LES ARTS

ARTS VISUELS

Jeux de surfaces

Deux expositions aux antipodes l'une de l'autre

SOUS LA SURFACE

Daniel Canogar
Axe NÉO-7, 205, rue Montcalm, Hull
Jusqu'au 8 décembre

BERNARD LAMARCHE

L'artiste espagnol Daniel Canogar, qu'on a pu voir l'an dernier à Montréal, à la Maison de la culture Frontenac, dans une exposition intitulée *Configuration changeante*, termine au début du mois prochain une tournée de résidences et d'expositions dans trois centres d'artiste de la province. Une tournée en région organisée sous l'initiative du centre d'artiste Axe NÉO-7 de Hull, qui s'est arrêtée aux centres Séquence de Chicoutimi (du 16 octobre au 17 novembre derniers) et L'Espace f de Matane (du 6 octobre au 3 novembre). Le volet hullais de l'événement se termine le 8 décembre. Reprenant une certaine «manière» dans laquelle on peut reconnaître l'artiste — on hésite à parler de style —, dans les trois cas, des œuvres spécifiques ont été produites. Jouant avec l'espace, s'ajustant aux caractéristiques des lieux qu'il investit, l'artiste produit des œuvres qui, par définition, diffèrent selon ce que ces lieux ont à offrir. C'est à Hull qu'on a pu capturer les installations de Canogar.

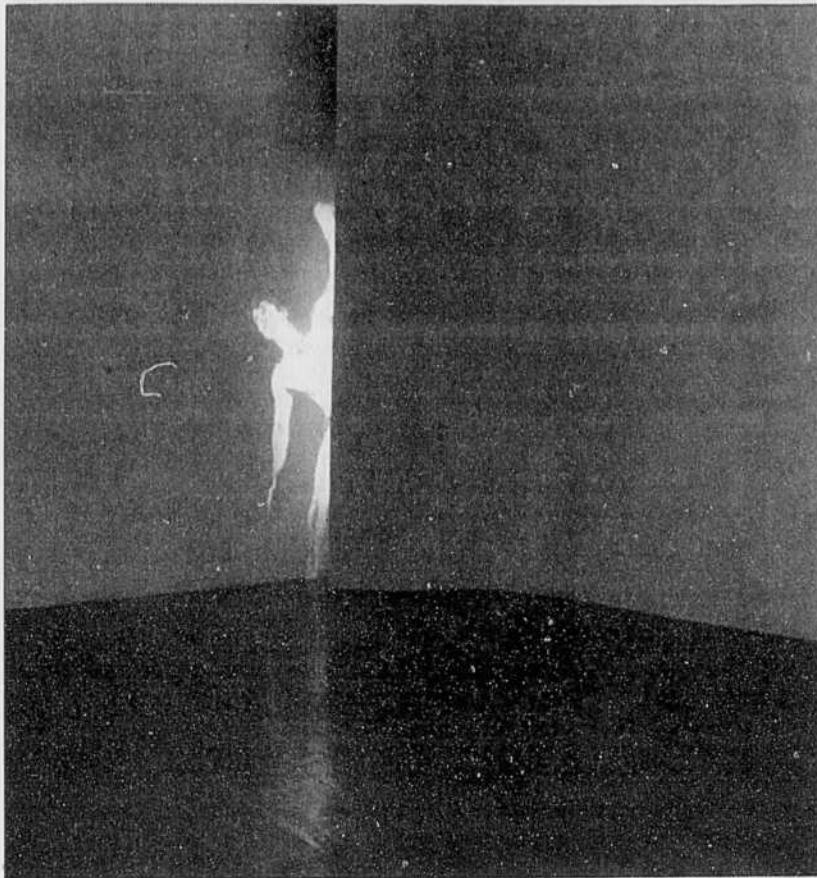
Le matériau principal de l'artiste, outre l'architecture des espaces qu'il habite, est sans contredit la lumière. Une lumière projetée, qui tient davantage du spectacle. Cette nuance est importante, car avec ce type d'équation entre espace et lumière, on est plus porté à penser aux œuvres de Dan Flavin, à ses sculptures de néon, ou encore à certaines œuvres de Bruce Nauman, qui travaillent davantage l'idée d'un environnement lumineux, déstabilisant les sens du spectateur. Non, on pense plutôt à rapprocher la production de Canogar des œuvres de Krzysztof Wodiczko. Ce dernier projette sur des édifices des parties de corps, souvent des mains, des

yeux, bref, certains des sites de l'individualité, qui «anthropomorphisent» ces bâtiments selon un programme de critique sociale, absent toutefois chez Canogar. L'artiste espagnol projette en effet sur les murs de la galerie tantôt des fragments de corps, tantôt des corps entiers. Leur lumière très blanche tranche radicalement dans la pénombre des salles.

Contrairement à Wodiczko qui transforme les façades sur lesquelles il projette, Canogar fait se plier les images du corps aux murs et plafonds des salles. Dans une station désaffectée du métro de Madrid, Canogar avait projeté dans le tunnel sombre de long bras qui semblaient embrasser l'espace, les mains tournées l'une vers l'autre. Pour d'autres œuvres, des plaques de verre en saillie sur le mur, sur lesquelles il avait transféré des images très blanches du corps, sont traversées par les rayons d'un projecteur halogène, camouflé dans des boîtes noires. Les projections jouent comme des ombres portées. Canogar, en plus de faire référence à un des modèles prototypes de la photographie, la *camera obscura*, utilise un vieux truc de peinture, un des monstres issus de la pratique de la perspective, à savoir l'anamorphose. De véritables fantômes traversent l'espace, la distorsion de l'image provoque un sentiment d'étrangeté face au corps. Ces anciens modèles de visualité sont réactivés pour que l'œuvre dépasse la froideur technologique des machines/supports de l'apparition du corps. Ils le font basculer dans une zone où les affects du spectateur sont interpellés, un peu comme si l'œuvre cherchait à se faufiler vers ce qu'on nomme, puérilement, l'âme.

L'œuvre à Axe NÉO-7

Pour le travail en galerie à Hull, la boîte noire a disparu, mais la source lumineuse demeure. Ici, Canogar a intégré aux murs mêmes de la galerie son dispositif de projection. Il a com-



Entre la surface et l'espace, de Daniel Canogar.

FRANÇOIS DUFRESNE

blé l'espace en y ajoutant des ronds qui déplacent sa géométrie intrinsèque. Cette sorte de condensation entre la colonne et le mur multiplie les plis et encoignures de la salle. Les projections sont orientées de telle sorte que les corps semblent sortir du mur, des coins, comme s'ils voulaient s'en échapper. La projection fonctionne comme un cinéma statique qui transforme tout l'espace en écran, d'où son effet percutant. Une des pièces projette d'un renflement horizontal du mur la silhouette d'un corps dont on croirait qu'il subit la pression de ce rouleau oppressant. L'anamorphose continue d'étirer les

corps. La lumière blanche rend livides ces apparences d'être.

On pourrait penser que de donner une fonction presque narrative aux corps projetés, cette action de s'extirper des entrailles de l'espace, rend les œuvres plus littérales. On n'aurait pas tort. L'écran architectural reprend ainsi de ses fonctions plus conventionnelles. Les replis travaillés comme des ouvertures entre deux surfaces forcent les déplacements du spectateur, inconfortable à saisir l'ensemble du dispositif, déplacements qui correspondent aux mouvements virtuels des fantômes. Ce qu'on perd cependant, c'est la capacité du mur à jouer comme une peau, à l'apogée de l'allongement du corps, où la lumière ne fait que lécher la surface en dévoilant sa texture poreuse. L'envoûtement des formes spectrales demeure toutefois, bien qu'un peu altéré par cette mise en récit.

LUXURE
ŒUVRES RÉCENTES

Sylvie Croteau
Espace 507, 460, Ste-Catherine ouest
Jusqu'au 30 novembre

Le nom de Sylvie Croteau a surtout été cité, au milieu des années quatre-vingt, autour des Poufounes électriques et des beaux jours de la peinture en direct. Après des passages par la sculpture et certaines installations, elle revient à la peinture, bien que, comme elle le dit elle-même, elle ne délaisse pas ces autres formes d'art pour autant. Elle présente des œuvres bi-dimensionnelles, avec une palette de couleurs réduite, sur des supports de bois dont les grains viennent ajouter aux textures peintes. Des couleurs chaudes, terreuses, viennent appuyer une iconographie légèrement érotique, qu'un traitement vaporeux vient connoter davantage.

La technique utilisée par la peintre possède quelques traits singuliers qui demandent de s'y arrêter. C'est que Croteau, à l'encontre des pratiques traditionnelles, qui réservent pour la dernière étape l'application de la couleur, débute la réalisation de ses panneaux en badigeonnant la surface à peindre d'une couche uniforme de couleur, ici la terre de sienne, pour ensuite y aller en retrait. Elle essuie la couleur, retourne à la surface intacte. Ainsi, le fond et les formes se confondent et relèvent d'un jeu de textures intéressant. Ce qui reste sont des lavés, des frottements, des plages indéfinies, qui se conjuguent pour donner lieu à l'iconographie.

Le résultat ressemble à plusieurs égards à certaines des textures de surface qu'on peut obtenir avec la photographie. Pourtant, elle affirme qu'aucun report photographique n'a été effectué, qu'il s'agit bel et bien d'une peinture pure. Les quelques couches de vernis qu'elle applique une fois le tout achevé ajoutent, en unifiant la surface, à cette ambiguïté insaisissable. Les blancs du fond, qui constituent la couche de préparation, ressortent, mais le tout se complexifie par la douce teinte jaune du vernis qui arrive à donner l'impression de nuances beaucoup plus fines dans les

jeux de clairs obscurs obtenus dans ces camaïeux.

Essentiellement constituée de corps d'hommes et de femmes enlacés dans des étreintes amoureuses, il appert que parfois la figuration n'arrive pas à la hauteur des moyens pris pour la réaliser. Pour certaines œuvres, le spectateur est appelé à compléter les manques de l'image, ce qui laisse place à ses propres fantômes. D'autres œuvres, loin d'être choquantes — ce n'est pas du tout ce dont il s'agit —, offrent peut-être trop. L'érotisme est donné, sans réserves. Le jeu érotisant entre ce qui est offert au regard et ce qui lui résiste n'est pas exploité dans toutes les œuvres. C'est ce qui distingue, dans cette exposition, les œuvres plus accrocheuses de celles qui attirent moins longtemps l'attention. Alors que la technique singulière que Croteau utilise retient habilement les secrets de la genèse du tableau, ralentissant ainsi sa «consommation», l'imagerie qu'elle propose ne fonctionne pas de cette façon. Le «trop donné» l'emporte parfois, et à ce moment, le regard se lasse plus rapidement.

Erratum

La lecture du texte sur *Le Cirque* de Riopelle, la semaine dernière, aura peut-être laissé entendre que les œuvres produites le sont directement de la main du maître. Bien qu'il était mentionné qu'une équipe complète d'artisans était à la base de la réalisation des images également, l'expression «gravures originales» n'aurait pas dû être utilisée puisqu'il existe un terme technique pour désigner ce type de réalisation. Il aurait fallu lire «estampes d'interprétation».

D'un point de vue éthique, la nuance est importante. Elle modifie légèrement l'attribution des œuvres, laissant entendre que l'artiste a dirigé les travaux sans les réaliser lui-même. Remerciements à Yseult Riopelle qui nous a fourni l'information. Elle est à élaborer le catalogue raisonné des estampes de Riopelle, et précise que ses dernières œuvres «originales» remontent à 1992. Désolé pour le malentendu.

LE MUSÉE

Chan Ky-Yut
peinture in-situ

La Dépendance
jusqu'au 15 décembre 1996.

Inchine
La première banlieue

MUSÉE DE LA VILLE DE LACHINE
110 Chemin Lasalle, Lachine, Qué. H8S 2X1
Tél.: 634-3471 (poste 346) Fax: 368-2147
du mercredi au dimanche de 11h30 à 16h30

Avec le concours du ministère de la Culture
et des Communications du Québec

J. Hill
Ainsworth
Artiste internationale

AMÉNAGEMENTS
PAYSAGERS

Vernissage
mercredi 27 novembre
de 17h à 20h

du 27 novembre au 12 décembre

GALERIE FALKENHEIM
2285, Ekers
Outremont
514-739-6654
Du mercredi au samedi, de 12h à 18h

LA GALERIE
LINDA VERGE

DENISE
MORISSET

Vernissage le 24 novembre
jusqu'au 13 décembre

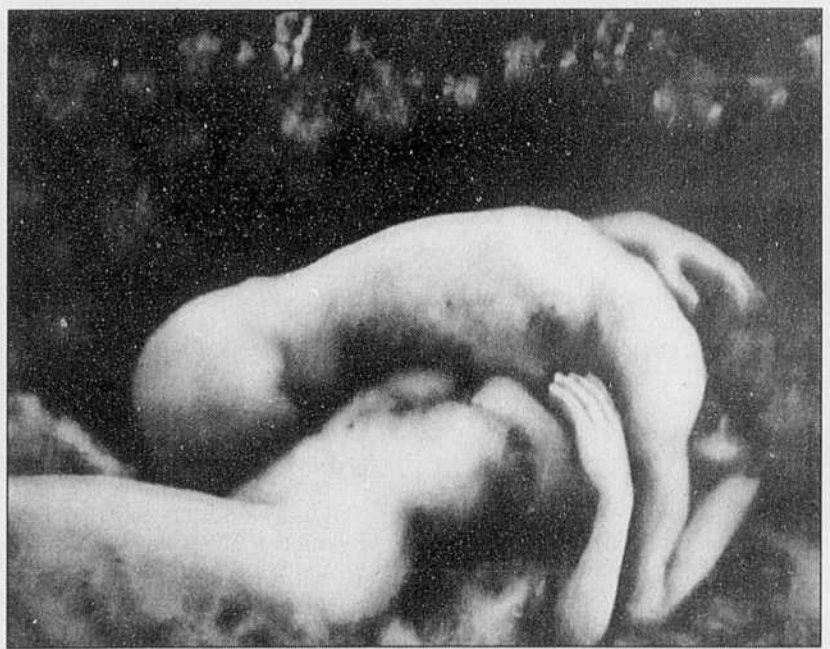
1049, AV. DES ÉRABLES
QUÉBEC (QUÉBEC)
G1R 2N1
(418) 525-8393

ŒUVRES IMPORTANTES
MAÎTRES
QUÉBÉCOIS

BORDUAS, COMTOIS, COSGROVE,
DALLAIRE, DAUDELIN, FERRON,
GAGNON, LEMIEUX, LETENDRE,
MCEWEN, MORRICE, PELLAN,
RIOPELLE, ROBERTS, TOUPIN,
VAILLANCOURT

DU 2 AU 23 NOVEMBRE

WADDINGTON & GORCE
1446, rue Sherbrooke Ouest
Montréal H3G 1K4
Tél.: 847-1112 Fax: 847-1113
Du mercredi au samedi de 10 h à 17 h



Luxure, de Sylvie Croteau.

SYLVIE CROTEAU

LA COLLECTION
PRÊT
D'ŒUVRES D'ART
DU MUSÉE DU QUÉBEC

Les artistes et artisans professionnels qui résident au Québec depuis plus d'un an sont invités à soumettre leurs œuvres au comité d'acquisition de la collection Prêt d'œuvres d'art du Musée du Québec. La collection a pour but premier de s'intéresser à la relève, c'est-à-dire à la jeune création.

Les œuvres présentées doivent appartenir aux disciplines des arts visuels: peinture, sculpture, estampe, design, photographie, dessin, arts décoratifs et techniques mixtes.

Les œuvres choisies sont exposées dans les édifices gouvernementaux du Québec.

Les créateurs peuvent se procurer le formulaire d'inscription auprès des institutions suivantes:

- Au Musée du Québec (à Québec): Pour tout renseignement:
- dans les Maisons de la culture (à Montréal): Collection Prêt d'œuvres d'art Musée du Québec
- aux bureaux des regroupements d'artistes: Parc des Champs-de-Bataille Québec (Québec)
- dans les directions régionales du ministère de la Culture et des Communications. Tél.: (418) 644-1802

La période d'inscription se termine le vendredi 17 janvier 1997 à 17 h.

La forme masculine utilisée occasionnellement pour plus de commodité dans ce texte désigne tant les femmes que les hommes.

MUSÉE DU QUÉBEC

Le Musée du Québec est subventionné par le ministère de la Culture et des Communications du Québec.

PROFIL, 1957 - 1996
40 années de gravure

YVES
GAUCHER

GALERIE SIMON BLAIS
4521, rue Clark Montréal H2T 2T3 514.849.1165
Ouvert du mardi au samedi de 10 h 00 à 17 h 30

FONDATION DEROUIN

CAMPAGNE DE FINANCEMENT DE LA FONDATION DEROUIN

La Fondation Derouin, organisme à but non lucratif, est administrée par un conseil composé de cinq membres qui s'est donné comme mandat d'organiser des rencontres culturelles avec des intervenants de diverses disciplines et des artistes issus des trois Amériques. Le succès d'*Intégration aux lieux* 1996 nous encourage à poursuivre nos activités. Si vous souhaitez soutenir financièrement *Intégration aux lieux* 1997, vous le pouvez en acquérant une sculpture tirée du projet *Migrations*, de René Derouin, et coulée par l'Atelier du bronze d'Inverness.

FONDATION DEROUIN
1303, Montée Gagnon, Val-David, Qc., J0T 2N0

Renseignements:
Montréal: téléphone (514) 524-6937 télécopieur (514) 524-3020
Val-David: téléphone et télécopieur (819) 322-7167

EXPOSITION
30 novembre - 31 décembre

AVANT-PRÉMIÈRE
les 28 & 29 novembre

SCULPTURE INUIT

Guilde canadienne des métiers d'art Québec
2025, Peel, Montréal H3R 1T6
Tél.: (514) 849-6091
Fax: (514) 849-7351

Kiwak Ashoona
Cape Dorset

Joe FAFARD, A.R.C., O.C.
Sculptures

Jusqu'au 14 décembre

GALERIE DOMINION
1438, rue Sherbrooke Ouest 845-7833 / 845-7471
Du mardi au samedi de 10h à 17h

Sylvie Croteau
Luxure
ŒUVRES RÉCENTES

L'exposition se poursuit jusqu'au 30 novembre.

STUDIO GORA
460, rue Sainte-Catherine, Ouest, suite 507 Tél.: (514) 879-9694
Du mercredi au dimanche de 13 h à 19 h (métro McGill).

CIRCA

JOSÉE DUBEAU
ET SON INVITÉ
Juan Geuer

Vernissage aujourd'hui le samedi 23 novembre de 15 h 00 à 18 h 00

JUSQU'AU 21 DÉCEMBRE 1996

372, rue Sainte-Catherine ouest # 444 Tél.: 393-8248
du mercredi au samedi de 12h00 à 17h30

Le Centre d'exposition Circa remercie le Conseil des Arts et des lettres du Québec et le Conseil des arts de la Communauté urbaine de Montréal.

Le corps mis à nu

À Ottawa, quatre expositions sont consacrées au corps et à sa représentation

L'INGÉNIEUSE

MACHINE HUMAINE

Quatre siècles d'art et d'anatomie

LE CÉLIBATAIRE MIS À NU

Le Nu masculin dans les dessins et estampes

Le Nu masculin en photographie
Jusqu'au 5 janvier 1997

CORPS ÉTRANGERS

Jusqu'au 30 mars 1997
Musée des beaux-arts du Canada
380, promenade Sussex
Ottawa

BERNARD LAMARCHE

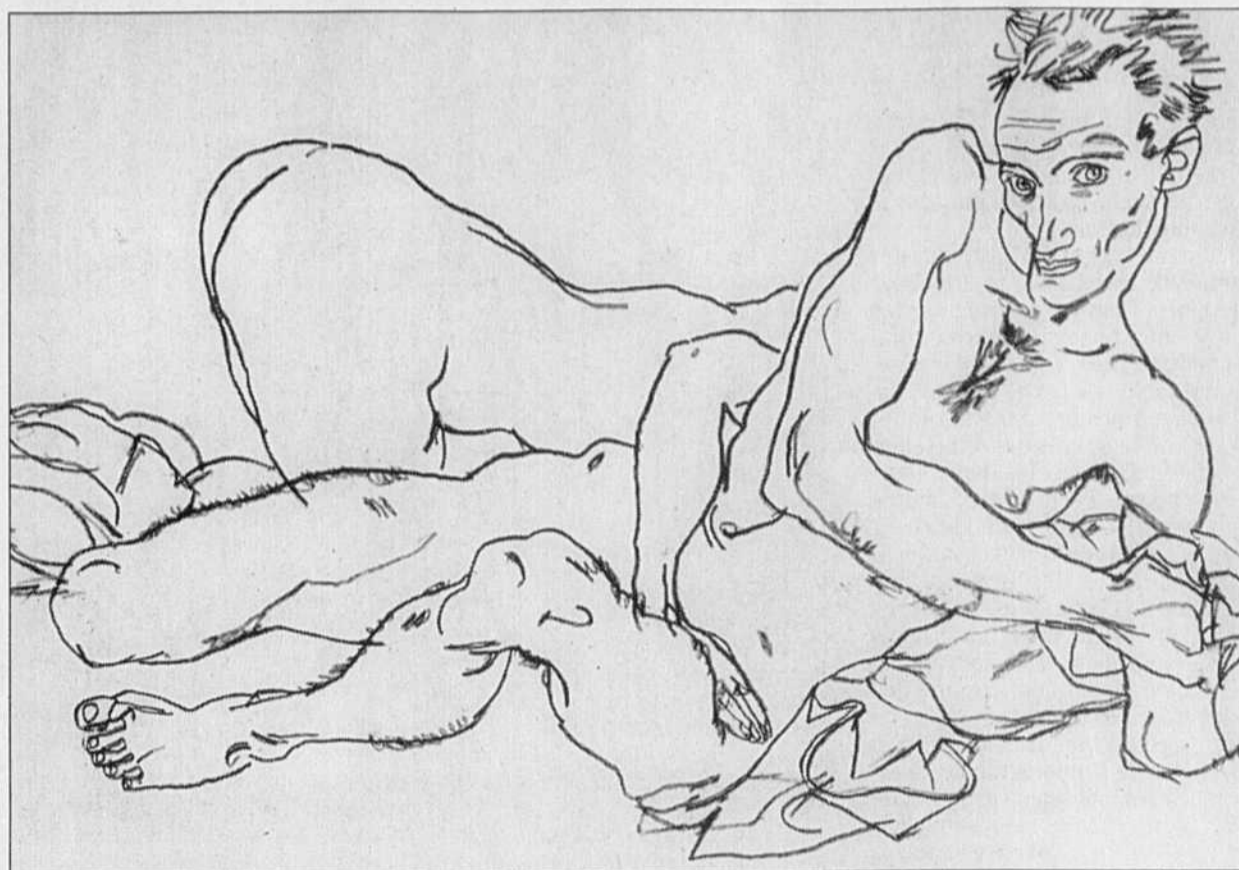
Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'au Musée des beaux-arts du Canada, le corps et sa représentation sont à l'honneur. Quatre expositions s'y arrêtent, toutes avec un propos différent, voire divergeant. Deux sont exclusivement consacrées à la représentation du corps masculin dénudé. Une de ces expositions traite de la représentation du corps en tant que lieu d'investigation scientifique, selon une perspective historique, la dernière vise à rendre divers états de l'utilisation du corps en art contemporain, l'idée d'un corps livré à diverses tensions identitaires, raciales et psychologiques.

Dans l'ensemble, ces quatre volets dressent une imposante historiographie du corps. Ils retrouvent certains lieux communs qui lui sont rattachés, en confirmant d'autres maladroitemment et offrent des pistes de lecture parfois surprenantes. Ils proposent une série de problématiques fort captivantes en plus d'inviter le spectateur à la contemplation d'œuvres rarissimes. Un parcours en quatre temps, dont on aurait espéré que sa compar-

timentation soit moins rigide, plus malléable. Des croisements entre chacun de ces segments auraient été souhaités, qui auraient fait « parler » encore plus ouvertement les œuvres sur les dossiers que les conservateurs voulaient soulever. Une mise en relation entre les quatre expositions aurait jeté des ponts thématiques très éclairants pour ce qui est de la compréhension des enjeux propres à la représentation du corps, mais on a préféré en asseoir l'organisation sur des balises précises. Il va sans dire que ces expositions assurent leur réussite par une abondance d'œuvres, mais aussi par la variété des sujets abordés, dont on vous dresse ici un trop bref aperçu.

L'anatomie, l'écorché

La première exposition, aussi la plus ambitieuse et la mieux réussie, rassemble près de cent trente œuvres sur papier, autour du mariage entre la science et l'art. Plus spécifiquement, on voit à l'œuvre l'émergence de la science occupée à dresser une cartographie intérieure du corps, au moment où les artistes établissent les conventions de la représentation du corps. Cette relation est tracée en quatorze sections qui reprennent sensiblement la répartition des chapitres de l'histoire de l'art, avec une rigueur qui sert bien le propos. Les conservateurs relèvent de belle façon le défi de sortir des canons historiques afin de produire une archéologie serrée de l'anatomie et des formes auxquelles sa mise en image a pu donner lieu. Par ailleurs, on a réussi à obtenir des planches anatomiques des grands noms de l'histoire, par exemple Raphaël ou Léonard de Vinci, aussi un Dürer (*Adam et Ève*, de 1504); en même temps que des œuvres de maîtres obscurs, tout comme des curiosités intrigantes et magnifiques.



Autoportrait avec nu féminin, vers 1917, d'Egon Schiele.

SOURCE MUSÉE DES BEAUX-ARTS DU CANADA

Par exemple, une gravure de Gérard de Lairese, de 1685, un *Corps de femme disséqué vu de dos*, dont l'étrange fluidité baroque, où la musculature s'anime selon un superbe éventail de lignes, en fait un des attraits de l'exposition, aux côtés des gravures de Rubens, d'une *camera obscura*, de gravures illustrant les spectacles qu'étaient les dissections publiques au 17^e siècle, ou encore des études sur l'emplacement du fœtus dans le ventre de la mère.

Corps étrangers

Cet examen imagé des intérieurs du corps est mis en relation avec la constitution des connaissances sur le corps depuis les débuts de la science dite moderne. D'une certaine façon, c'est l'identité organique du corps qu'on est en train d'élaborer. Incidemment, il serait fort à propos de rapprocher certaines œuvres de cette exposition avec celles de l'accrochage des œuvres en art contemporain que la conservatrice Diana Nemiroff a mis sur pied. Ce volet a pour but de mettre en relation des œuvres qui font référence au corps comme à un laboratoire de la formation de la subjectivité. C'est le corps démantelé et attaqué qui y est montré, le corps contesté comme entité homogène. D'une identité biologique, on passe à une identité « sociale, sexuelle, économique et politique » du corps. On a réuni des œuvres d'Accardi, Otto Dix, Martha Flemming et Lyne Lapointe, Jenny Holtzer, une salle complète pour Nicole Jolicœur, Shelagh Keeley, Stephen Schofield, Picasso (!), une œuvre monumentale de Nancy Spero, *La Femme torturée*, de 1976, une des somptueuses têtes décapitées de Witkin et bien d'autres, 50 au total.

Ce volet contient de petits bijoux d'accrochage, par exemple ce rapprochement du corps ficelé de l'œuvre de Geneviève Cadieux, *Trou de mémoire, la beauté inattendue*, de 1988, représentant à une échelle gigantesque une cicatrice prête à nous engloutir, et celui de General Idea, de 1971, *Evidence of Body Binding*, une série de photographies d'un corps masculin saucissonné, renversant ironiquement la violence fétichiste faite souvent au corps féminin. L'œuvre de Jana Sterbak, *Golem: Objects as sensation* (1982), des organes sculptés déposés au sol, poursuit certaines des visées de l'exposition précédente, de même que les images de la morgue d'Andrés Serrano. Ces dernières s'apparentent avec les eaux-fortes de John Bell où le cadavre apparaît dans sa « terrifiante immédiateté », sur lesquelles on avait quitté l'ingénieuse Machine humaine. De tels recoupe-

ments éclairent les œuvres entre elles d'une autre signification, au delà d'une compartimentation par médium parfois un peu stérile.

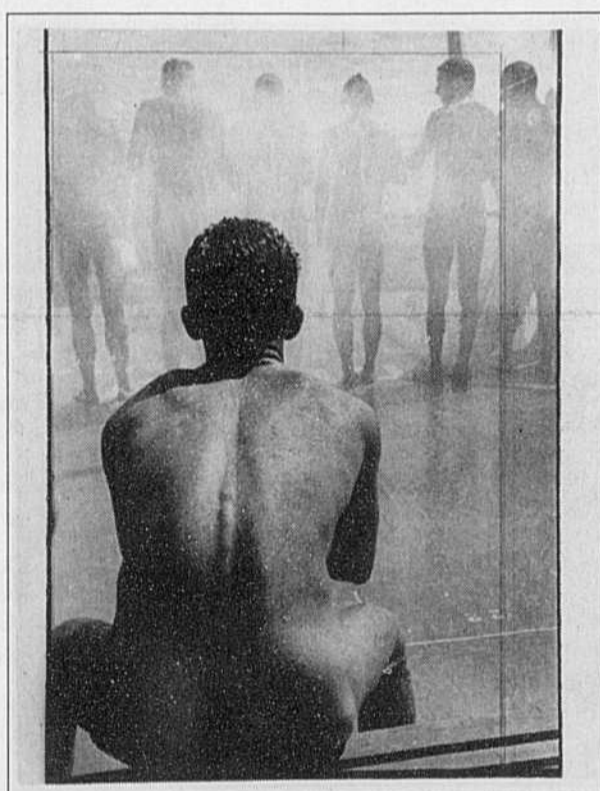
Le célibataire mis à nu

Les deux dernières expositions, qui pourtant contiennent aussi des œuvres remarquables, n'arrivent pas pour autant à s'élever au niveau des projets qu'elles prétendent développer. De la défamiliarisation du corps proposée dans les salles d'art contemporain, on passe à un corpus d'œuvres qui ont toutes à voir avec la représentation du nu masculin. Cependant, elles le montrent dans des rôles tout ce qu'il y a de plus traditionnels. L'exposition cherche à inverser la polarité qui fait du corps féminin l'objet de tous les regards, en lui substituant le corps masculin. Ce raccourci ne produit pas l'effet escompté. D'accord, le nu masculin est repris selon une pers-

pective historique qui offre un aperçu des prétextes propices à sa présence — les académies, le dessin d'après modèle, l'étude de la musculature, la virtuosité des dessinateurs, etc. Mais la question de la sexualité, telle que soulignée dans le titre de l'exposition par un clin d'œil malheureusement accessoire à l'œuvre de Duchamp, *La Mariée mise à nu par ses célibataires, même*, est refoulée complètement par ces considérations techniques ou narratives.

C'est le titre de l'exposition qui est pris en défaut. L'écart est important entre ce qu'il annonce et ce que le parcours — des œuvres de Carracci, de Dürer, Rembrandt, Cézanne, Chagall, Géricault et d'autres — travaille. Jamais la nudité est examinée pour elle-même, sauf, c'est ce que défendent les conservateurs, au moment où les artistes s'émancipent de toute part et peuvent sortir le nu de ses fonctions narratives, comme dans *Peter* de David Hockney. Sauf qu'à regarder ce dessin par Hockney de son « amant masculin », supposé « plus direct », faut-il en conclure que le contexte enrobant les autres nus suffirait à le rendre indirect? Ou qu'on ne veut tout simplement pas en reconnaître la charge érotique? Pas évident.

L'exposition de photographies de nus pose plus directement la question de l'homo-érotisme dans la représentation. Rien n'aurait empêché toutefois de rapprocher avec les dernières ces œuvres de Muybridge, Weston, Evergon, Ignatovich pour mieux en montrer les ressemblances dans la mise en scène du corps. Par ailleurs, toutes ces œuvres ont quelque chose en commun avec la grande toile de Richard Lukacs (1987), une des œuvres acquises par le musée qui ouvre *Corps étrangers*. Cette dernière pose activement la question de l'homosexualité associée au travail en mimant des compositions de tableaux illustres. Un simple décloisonnement aurait favorisé entre les œuvres l'émergence de propos plus incisifs. Cette programmation très cohérente de la part du Musée laisse heureusement place à ces errements du regard, à son passage oblique, moins respectueux des catégories closes.



SOURCE MUSÉE DES BEAUX-ARTS DU CANADA

Les douches, 1931, de Boris Ignatovich.



CENTRE DE CRÉATIVITÉ DES SALLES DU GESÙ
Événement ART SACRÉ • EXPOSITION
Chemin de croix de Médard Bourgault

Nous présentons également:
Un nouveau chemin de croix - collectif de 14 artistes
et Mandala - Marie Aloir

Jusqu'au 5 janvier 1997 du mercredi au samedi, de 12h à 18h
1200, rue De Bleury (métro Place-des-Arts) Rens. : (514) 861-4378

Les Saturnales

OU LES FÊTES DU MONDE

Événement pour la famille
au Marché Bonsecours

du 24 novembre au 6 janvier
du mercredi au dimanche
de 11h 00 à 18h 00

Expositions

Fil d'Ariane, chevaux de bois,
arbres de Noël, icônes
et dessins d'enfants

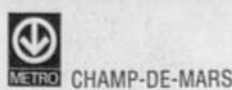
Entrée gratuite

Activités d'animation

À compter du 7 décembre

Danses et chants du monde, théâtre,
jeux et dégustations

Marché Bonsecours
350, rue Saint-Paul Est,
Vieux-Montréal



Programmation:
(514) 872-5371

En collaboration avec:
LE DEVOIR

La jeune création n'a pas d'âge

...sauf pour le Musée du Québec

- Le Musée du Québec cherche à bien distinguer sa collection permanente consacrée aux artistes de grande réputation et sa Collection Prêt d'œuvres d'art centrée sur la jeune création.

Les artistes sont d'accord!

- Mais le Musée introduit un critère d'âge discriminatoire pour juger des dossiers soumis au comité d'acquisition: passé la trentaine, il sera trop tard!

Les artistes ne sont plus d'accord!

- Le RAAV est contre toute préférence fondée sur l'âge, règle arbitraire qui crée de faux repères, divise les artistes et ne constitue en rien un critère de mérite dans le domaine de la création.

Parce que des artistes de tous âges peuvent
faire partie de la relève!

Parce que le Musée avait formellement accepté, à la demande
du RAAV, que le concours de la Collection Prêt d'œuvres d'art
soit ouvert à tous les artistes professionnels!

Le RAAV invite tous les artistes du Québec à soumettre un dossier
au concours de la Collection Prêt d'œuvres d'art

Posons un geste de solidarité

Le RAAV demande aux artistes de ne pas mentionner
leur date de naissance dans leur proposition

Regroupement des artistes en arts visuels du Québec

RAAV

LE DEVOIR

FORMES

Les Prix d'excellence

SOPHIE GIRONNAY

En cette ère de morose médiocrité où les professions, histoire de se reconforter, se délirent, entre collègues, les récompenses à la tonne et s'autocongratulent avec complaisance, les Prix d'excellence en architecture du Québec veulent-ils encore dire quelque chose? Pour l'instant, oui! Mais jusqu'à quand? Car une menace plane.

Parrainés par l'Ordre des architectes (OAQ), les prix ont été conçus, au départ, pour susciter l'émulation et donner envie au public de se passionner pour cet art majeur qui peut devenir l'architecture, dans ses réussites les plus éclatantes. Avec un jury indépendant de cinq membres soigneusement calibré, un président venu de l'étranger et un processus de sélection bien rodé, on a misé sur le prestige pour faire en sorte que l'architecture rayonne dans la société. L'idée était d'accrocher tous les petits wagons de la profession, ses tâcherons honnêtes, à ses plus talentueuses locomotives, afin de lancer le train au complet en direction de la qualité. Mais cette approche «élitiste» est régulièrement remise en question.

Cette année (indépendamment du mérite des projets gagnants, qui ne sont pas en cause ici, je le précise), on a pu croire à certains signes — tels la soirée de remise, d'une quêtainerie consommée, et la suppression des activités orientées vers le public — qu'une approche plus corporatiste de l'événement gagnait du terrain. Une approche qui aimerait voir chaque professionnel rapporter chez lui son hochet, au terme d'un party de bureau annuel, semblable en tous points à ceux des experts comptables, des dentistes... ou des constructeurs.

À la direction de l'Ordre, Claude Letarte se fait rassurant et promet «qu'on ne veut pas changer le processus de sélection, pour le moment», mais ajoute qu'on cherche des moyens pour «valoriser les architectes débutants, pour souligner la dimension écologique de certains projets, pour récompenser les prouesses non plus de conception mais de gestion»...

Ce qui fait la beauté de ce métier est d'être à la fois un service et un art d'expression. Le défi est de réussir, à travers et avec les contraintes techniques, à insuffler au bâtiment un supplément d'âme. Récompenser la qualité du service — respect des échéances et des budgets — en la dissociant de l'effort de conception équivaldrait, à mon avis, à créer un prix pour les comédiens qui connaissent leur texte par cœur, pour les journalistes qui respectent les heures de tombée.

Absurde. Absurde et dangereux, alors que la qualité de notre cadre

qu'ossa donne? bâti aurait tant besoin d'une injection de vitamines en mégadoses.

Le débat qui couve depuis des années autour des Prix d'excellence est intéressant en cela qu'il révèle une opposition de fond dans la manière qu'ont les architectes de concevoir l'architecture même. Architecte fournisseur de service contre architecte créateur (ou professionnel fiable et sérieux contre artiste flyé): chacune de ces deux images a ses défenseurs. Mais au quotidien, elles se battent en duel, bien souvent, dans le cœur du même individu.

Et quand elles se réconcilient, c'est le public, nous tous, qui sommes les gagnants.

architecture:

AU TABLEAU D'HONNEUR

Catégorie architecture institutionnelle

PRIX D'EXCELLENCE EX Aequo

- Pavillon de design de l'UQAM, Dan S. Hanganu, architectes, pour l'UQAM (1)
- Centre sportif et communautaire Jean-Claude Malépart, Rubin et Rotman ass. / Saïa et Barbarese, architectes, pour la Ville de Montréal (2)

MENTIONS D'EXCELLENCE

- Théâtre de la Dame de cœur à Upton, Pierre Thibault, architecte, pour la corporation Chapeau
- Parc de l'Aventure basque en Amérique, Cormier, Cohen, Davies, architectes, pour le Centre international de loisirs culturels de Trois-Pistoles

Catégorie architecture industrielle

PRIX D'EXCELLENCE

- Halte d'interprétation, Centrale Laforge 2, Nouveau-Québec, LeMoyné, Lapointe, Magne, architectes et urbanistes, pour la Société d'énergie de la Baie-James (3a et 3b)

MENTIONS D'EXCELLENCE

- Station d'épuration des eaux de Terrebonne, Birtz, Bastien, architectes, pour la Ville de Terrebonne
- Siège social des industries Schlumberger, Lemay et ass., pour les Industries Schlumberger

Catégorie conservation architecturale

PRIX D'EXCELLENCE

- Réaménagement et agrandissement de l'aile Saint-Vincent, Maison de la Providence, Les architectes Boutros et Pratte, pour la congrégation des sœurs de la Providence. (4)

MENTIONS D'EXCELLENCE

- Rénovation de la Bibliothèque centrale, Service des immeubles / Suzy Ouellet, architecte, pour la Ville de Montréal
- Réaménagement de l'Abbaye cistercienne Notre-Dame-du-Lac à Oka, Christian Dionne, architecte, pour l'Abbaye

Catégorie architecture résidentielle-unifamiliale

PRIX D'EXCELLENCE

- Petite maison de ville rue de Lanaudière, Casault, Delisle, architectes, pour Lison Bédard et Pierre Delisle (5)

MENTION D'EXCELLENCE

- Appartement au 2, Westmount Square, Wolff, Shapiro, Kuskowski, architectes, pour William Alexander

Catégorie architecture résidentielle-ensemble d'habitations

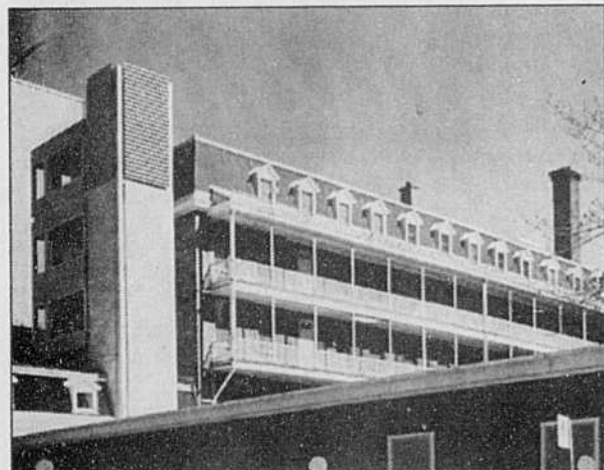
MENTION D'EXCELLENCE

- Les habitations Saint-Ambroise, Pearl, Poddubiuk, architectes

Catégorie architecture commerciale

MENTIONS D'EXCELLENCE

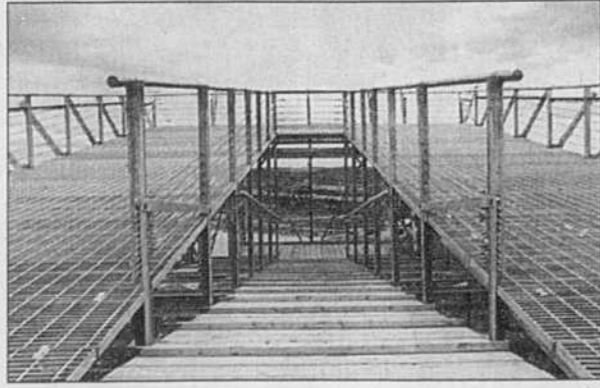
- Centre Molson, Lemay et ass. / LeMoyné, Lapointe, Magne, architectes et urbanistes, pour le Club de hockey Le Canadien inc.
- Le 1801, boul. de Maisonneuve Ouest, LeMoyné, Lapointe, Magne, architectes, pour la Corporation Première Québec-Solim



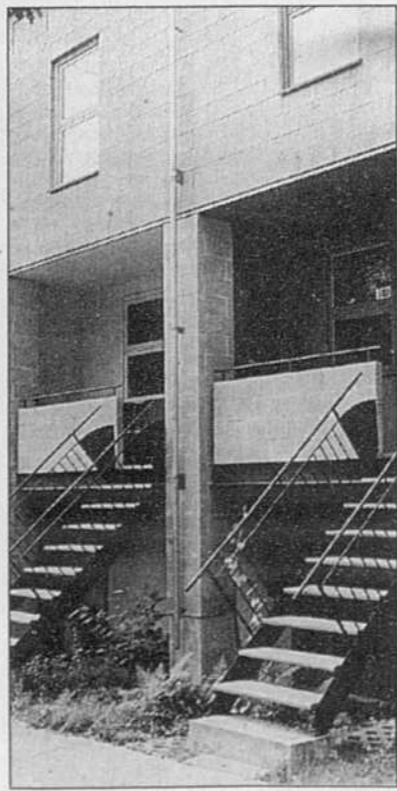
4



3b



3a



- Centre de tennis du parc Jarry, Dupuis, Dubuc / Gauthier, Guité, Daoust / Provencher, Roy, architectes, pour Tennis Canada

Catégorie design urbain

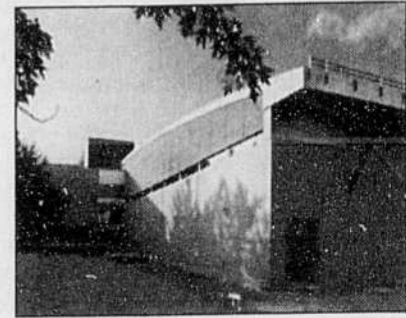
MENTION D'EXCELLENCE

- Aménagement du site et implantation du Casino de Hull, Gauthier, Guité, Daoust architectes / Le Groupe Lestage, design urbain / Les architectes Bernard et Cloutier / Pierre Cayer, architecte, pour la Société des casinos du Québec inc.

Renée Daoust, chargée de projet pour le stade de tennis, mention 1996: «C'est bien qu'il y ait une tribune où les architectes se rencontrent et se tiennent au courant du travail de leurs collègues. Si ce sont un peu toujours les mêmes qui gagnent des prix, moi je pense que c'est mérité: ils sont meilleurs, simplement! Par contre, les catégories devraient être réaménagées pour refléter plus fidèlement la pratique réelle de notre profession. La tendance est aux fast-track, aux projets clés en main. Mener à bien un projet énorme comme le Centre Molson demande des qualités autres que celles requises par un petit projet culturel. Ce serait bien d'en tenir compte.»

Paul-André Tétrault, récompensé cette année pour sa contribution à la profession, dirige l'un de ces gros bureaux montréalais, Tétrault, Parent, Languedoc, qui construisent en masse mais ne reçoivent presque jamais de prix: «Chez nous, on se méfie un peu des jurys, on pense que les dossiers sont vite écartés quand ils viennent d'une firme comme la nôtre, très jalouse, dont on dit qu'elle ramasse tous les contrats (c'est faux, d'ailleurs). Et puis, il y a des effets de mode. Cette année, c'était le métal. L'idéal, irréalisable malheureusement, serait que les membres du jury se promènent dans le Québec et fassent leurs propres choix plutôt que de se baser sur la centaine de dossiers que les architectes ont envoyés. Ça donnerait un jugement plus représentatif de la vraie production de l'année.»

Frédéric Carrier, de Trames à Rouyn, finaliste aux prix pancanadiens du Gouverneur général pour l'Université du Québec en Abitibi-Témiscamingue, n'a rien reçu aux Prix du Québec: «Au fond, recevoir un prix, en région éloignée, ça n'a pas d'impact sur la clientèle, et ça peut même nuire. Pour faire rouler mon bureau et pour être sûr de ne mettre personne à pied, j'ai un besoin vital de contrats pain-beurre. Or, dans le contexte actuel où «esthétique» est associé à «cherté» dans l'esprit des gens, la réaction des clients est de se méfier. Ils me disent: «Attention, on n'est pas à l'UQAT, ici, on n'a pas cet argent-là!» Dans certains créneaux qu'on veut infiltrer, comme l'industriel, c'est déjà dangereux de se présenter comme un architecte, alors d'être perçu comme un créateur, un poète, il ne manquerait plus que ça! Bref, si les Prix d'excellence veulent aider la cause de la dimension qualitative en architecture, il faut trouver un moyen d'en faire la diffusion qui touche réellement le public et qui éduque les donneurs d'ouvrage. En attendant, moi, pour survivre, je peux faire de la qualité... mais en catimini.»



2

Qu'en pensent les architectes?

Anne Cormier, lauréate du dernier Grand Prix d'excellence à avoir été décerné, en 1994, pour le centre d'interprétation de Pabos et mention 1996: «Les Prix d'excellence sont très importants parce que c'est le seul endroit, dans l'exercice de notre profession, où la qualité est mise de l'avant et valorisée, quand ailleurs on ne parle que de valeurs comptables. Ça fait du bien de voir reconnus les efforts qu'on met sur la conception (des efforts que personne ne nous demande, pour lesquels on n'est pas payés). Dire que ça nous vaut plus de contrats ensuite... ça, j'en doute.»

Raouf Boutros, Prix d'excellence 1996: «Il est essentiel, dans une société, que le bon travail soit reconnu. Mais on devrait donner des prix en plus petit nombre et les espacer aux deux ans. L'impact dans le public serait bien plus fort, et l'argent ainsi économisé par l'OAQ pourrait être consacré à la diffusion. Même si 5 % seulement du public est touché, c'est un 5 % qui en vaut la peine.»

Pierre Delisle, Prix d'excellence 1996: «Là où il y a juges et jugement, il y a forcément discussion, mais c'est ça, justement, qui rend les Prix intéressants. Pour une fois dans l'année, on discute d'architecture, on la met sur la place publique. Et c'est la condition sine qua non pour que notre cadre bâti s'améliore. C'est bien, aussi, que le prix soit donné conjointement au client et à l'architecte. Un bâtiment, c'est comme un film: l'architecte est le réalisateur, et le client, le producteur. Avec un client sans vision, même un architecte de génie ne peut rien faire. Et puis, à long terme, ça peut peut-être encourager les clients à rechercher la qualité pas seulement pour eux ou leurs usagers, mais pour le bien commun.»

Mark Poddubiuk, membre du jury en 1994 et mention 1996: «Les Prix sont un instrument merveilleux pour promouvoir, preuves à l'appui, la qualité de notre travail dans le public, et pour nous, c'est une occasion d'apprendre de nos meilleurs gestes et de nos erreurs. Je me sens à l'aise avec le processus de sélection, dont je trouve les résultats assez justes, même si les catégories actuelles me semblent artificielles. À quoi bon les multiplier? D'ailleurs, dans ses analyses des dossiers, le jury tient déjà compte des contraintes et du contexte. Ce qu'il faut «vendre» et encourager, c'est la qualité, quel que soit le type de projet.»

IDÉ

Programme de stages pour les finissant-es en design: dernière chance pour les employeurs

Institut de Design Montréal

1037, rue Rachel
3^e étage
Montréal (Québec)
Canada H2J 2J5
Téléphone : (514) 596-2436
Télécopieur : (514) 596-0881

Montréal, le 23 novembre 1996 - Monsieur Bernard Lamarre, président du Conseil et Madame Helen Stavridou, directeur exécutif de l'Institut de Design Montréal désirent rappeler à tous les employeurs intéressés par le programme de stages pour les finissant-es en design que la date limite pour retenir les services d'un ou d'une stagiaire avance à grands pas.

budget réservé au programme pour l'année 1996-97 sera d'environ 170 000\$.

L'Institut entend d'abord stimuler la création d'emplois permanents dans les différents secteurs du design et offrir aux finissant-es l'opportunité d'acquies une solide expérience de travail. Un autre objectif de ce programme consiste à développer une culture du design dans les entreprises en leur permettant d'entrevoir les avantages importants en termes de valeur ajoutée et de compétitivité que procure le recours au design.

L'Institut de Design Montréal (IDM), organisme sans but lucratif, offre depuis 1995 un programme de stages pour les finissant-es en design, en collaboration avec Développement des Ressources Humaines Canada. Le

Ce programme favorise la mise en place de stages de travail rémunérés d'une durée de six mois pour les finissant-es universitaires des différentes disciplines du design: architecture, architecture du paysage, design graphique, design industriel, urbanisme, etc.

L'Institut offre une contribution salariale de 35% à l'employeur, l'accès à une banque de candidat-es, si désiré, ainsi que le recours aux services d'un coordonnateur pour faciliter la sélection des candidat-es.

Les employeurs intéressés par ce programme sont invités à nous contacter par téléphone ou par télécopieur avant le:

2 décembre 1996.